

Mérimée slavophile

par
M. Xavier DARCOS

In, *Revue des « Amis de Tourgueniev »*, 2004

1. Un esprit inquiet en quête de stimulants littéraires exotiques

Après le succès du *Théâtre de Clara Gazul*, Mérimée voulut recommencer une supercherie étrangère. Il justifie la composition de *La Guzla* par la nécessité : l'œuvre n'aurait été écrite que pour financer un voyage, avec Ampère, vers Trieste puis Raguse. "Nous étions fort légers d'argent. Je proposai alors d'écrire d'avance notre voyage, de le vendre à un libraire et d'employer le prix à voir si nous nous étions beaucoup trompés. Je demandai pour ma part à colliger les poésies populaires et à les traduire. On me mit au défi, et le lendemain, j'apportai à mon compagnon de voyage cinq ou six de ces traductions". Il est vrai que Mérimée s'est toujours présenté comme un amateur de voyages - rejoignant en cela le goût des romantiques pour l'échappée et l'exotisme, notamment par le biais du voyage en Orient. Cette appétence originelle n'a pas immédiatement trouvé à s'exprimer : ses premières excursions n'eurent d'abord que la forme de la fiction littéraire.

Pourtant, dans l'art de voyager comme dans les autres domaines de sa vie, Mérimée est un homme de rites et d'habitudes. Il n'a rien d'un aventurier. À quelques excursions près, il suit inlassablement les mêmes chemins qui le conduisent vers des lieux identiques, surtout dans ces pays élus, Angleterre et Espagne, qui ont ses faveurs. Sans doute cherche-t-il une simple évasion, une escapade, plus qu'un vrai voyage. En 1858, il aura cette phrase brutale : "il y a un fantôme devant lequel je fuis volontiers, c'est moi-même". Qui sait si ces brusques, fréquents et brefs départs n'étaient pas une façon de se divertir de soi, une échappée impérative : "Si vous saviez, tous les *blue devils* qui m'attendent le soir dans mon cabinet de Paris".

Le cosmopolitisme de Mérimée peut donc paraître un peu étroit, replié sur les lieux sûrs et vaguement connus, presque exclusivement européens, si l'on excepte le court périple en Asie Mineure et un projet africain, rapidement abandonné, en 1847. Mérimée fut moins voyageur qu'homme de livres. Ces séjours à l'étranger suscitaient son imagination et lui fournissaient des repères et des cadres. Ses relations de voyages se nourrissent elles-mêmes de lectures. Découvrant très tôt les littératures étrangères, s'adonnant à la pratique des langues, parlant couramment l'anglais et l'espagnol, c'est un esprit curieux et érudit. Un élément important a aussi fixé son attrait pour l'étranger : l'amitié. Chaque voyage est occasion de rencontres, entretenues ensuite par la correspondance. Des liens se tissent également à Paris, lieu de passage et de brassage. On sent chez Mérimée comme le relent d'un cosmopolitisme des Lumières, qui mêle le partage savant, la conversation spirituelle, l'échange mondain. Ce goût

profond, supposant tolérance et curiosité, traverse toute sa vie, au même titre que la lecture, l'amitié et le voyage, qui n'en sont que des avatars.

Les lectures étrangères offrent leurs neuves clartés aux phares de la génération romantique, tentée par le monde anglo-saxon et par l'Allemagne (avec son au-delà oriental) : l'*Obermann* de Sénancour, le *Werther* de Goethe (que Mérimée n'aime guère), les poèmes du pseudo-*Ossian* ou de Byron. Mérimée est fasciné par Byron et par Shakespeare, mais aussi par les *Chants* de Milton. Il trouve par-là un moyen d'affirmer sa place et d'en imposer : sa maîtrise de l'anglais est pour tous d'un précieux secours. "Dès sa jeunesse, Mérimée étudiait l'espagnol et l'anglais sans préjudice des langues anciennes qu'il avait apprises au lycée ; aussi la solidité de ses connaissances, la fermeté de son esprit en firent-elles, pour la réunion des lecteurs, un véritable professeur sous la direction duquel on lut bien et avec fruit. À ces espèces de leçons prises en commun en succédèrent parfois d'autres, lorsque Mérimée et Etienne étaient devenus plus intimes. C'est alors qu'ils lurent ensemble le *Don Juan* de lord Byron, mais aussi *Childe Harold*, et *Le Roi Lear*", note Delécluze dans son *Journal*.

Les idées et les thématiques nouvelles, puisées dans les auteurs étrangers, devaient influencer et modifier la production nationale. Cette approche collective ouvre donc la voie à des démarches créatrices individuelles. Mérimée en fournit un exemple abouti et il poursuit parallèlement un travail de fond, plus personnel, en traduisant le théâtre ibérique. Les quatre articles parus dans *Le Globe* en 1824, puis - plus encore - le *Théâtre de Clara Gazul* témoignent de la permanence de cette veine espagnole. La curiosité linguistique de Mérimée s'étend aussi aux langues slaves et la rédaction de la *Guzla* lui fournit l'occasion d'une initiation restée sans doute superficielle. Fauriel, à qui Ampère avait présenté Mérimée le jour même où le savant folkloriste venait de recevoir deux volumes de poésies serbes, lui conseilla d'apprendre le serbe, mais, avoue Mérimée : "dans ce temps-là je faisais tout le contraire de ce qu'on me disait. Je pris d'abord Fauriel en grippe. Depuis j'ai regretté de ne pas avoir suivi son conseil". Aidé d'un ami russe qu'il avait rencontré chez Madame Volionska ou chez M. Melgounoff, il traduisit pourtant une ballade serbe, *La Triste ballade de l'épouse d'Hassan Aga*, bientôt suivie de plusieurs autres, et ainsi naquit en juillet 1827 *La Guzla ou Choix de poésies illyriques*, talentueuse supercherie, analogue à celle de *Clara Gazul*. Du faux pittoresque ibérique, on avait transité vers le faux pittoresque slave.

Dans les salons libéraux, il croise aussi La Fayette, l'historien (spécialiste de la Révolution) Auguste Mignet, Rossini, David, le botaniste Victor Jacquemont (qui prépare son long voyage d'étude en Inde), Charles de Rémusat, Augustin Thierry (historien notamment des Francs et Mérovingiens), François de Courcelles, Sarah Newton. Cette dernière, épouse de Victor de Tracy, est une belle excentrique avec laquelle Stendhal aime parler d'amour. Et Mérimée se rapproche d'elle pour évoquer Shakespeare dont elle connaît de larges extraits par cœur. Mary Shelley, veuve du grand poète, séjourne aussi à Paris. Mérimée restera en contact avec elle par la suite, et ils échangeront de nombreux courriers. "Plusieurs pièces de *La Guzla* ont été versifiées par Madame Shelley, presque sans altération. C'est qu'en effet la prose de Mérimée possède dans sa contexture presque toutes les qualités de la poésie rythmée".

Stendhal présente aussi à Mérimée les actrices ou danseuses de passage à Paris, telle la Pasta. Ce cercle d'amis est accueillant aux étrangers. Par exemple, Mérimée confie à Sharpe, en

janvier 1829, un certain Labensky : "j'ai pris la licence de vous adresser M. Labensky, secrétaire de l'ambassade de Russie à Londres et ami d'un de mes amis intimes. Il m'a paru homme d'esprit et bon diable, et m'a conté d'un ton fort piteux comme quoi, ayant passé trois ou quatre ans au milieu de la meilleure société de Londres, il s'était trouvé, au bout de tant de temps, ne connaître personne dans la grande ville, surtout personne avec qui causer. Je lui ai conseillé de voir les filles, mais comme c'est un homme intellectuel, je vous l'adresse pour que vous causiez avec lui quand vous n'aurez rien de mieux à faire".

2. Un climat favorable à l'orient européen

Les années 1820, époque de son apprentissage littéraire, sont particulièrement fécondes pour Mérimée. Il faut dire que la période semble en soi particulièrement fertile, puisqu'elle voit l'expansion du courant romantique, autour de la génération de Hugo, né en 1802. Mérimée, comme la plupart des jeunes écrivains qui l'entourent, s'essaie à divers genres. Il est évidemment tenté par le drame - genre alors considéré par excellence comme novateur, quasi porte-drapeau brandi par les romantiques - avec sa version de *Cromwell* ou avec *La famille Carjavat*. Mais il tâte aussi le roman historique, avec la *Chronique du règne de Charles IX* ; il imite Musset et son théâtre plein d'esprit et de saveur, avec la série des petites pièces, à l'intrigue resserrée, du *Théâtre de Clara Gazul* ; il expérimente un genre mineur plein d'avenir, le poème en prose, avec *La Guzla*. Au travers de ces premières tentatives, très influencées par les revendications littéraires du moment, s'affirme cependant un style original, qui privilégie la forme courte, même au sein de constructions plus vastes, et qui mêle avec art, l'ironie, l'équivoque, le pastiche et la pure érudition. Mérimée cherche à produire un effet sur son lecteur, sciemment décontenancé par la concision du récit et, le plus souvent, par la brutalité de sa chute.

Cette technique vise surtout à plonger le lecteur dans une ambiguïté telle qu'il ne sait plus très bien où il en est : a-t-on quitté la réalité, a-t-on plongé dans le rêve ou dans l'imaginaire ? On a la même sensation que devant certains fait-divers atroces qui semblent incroyables. L'influence de la presse naissante explique sans doute cette vogue de l'histoire brève et sidérante. Il est vrai aussi que la mode est alors au fantastique, très affirmé dans les premiers écrits de Mérimée, qui a toujours eu une prédilection pour le bizarre. Au sortir du collège, alors qu'il avait seize ans, il s'était pris de passion pour la magie et les sciences occultes. Pendant presque six mois, il s'était coulé dans *Le Monde enchanté* de Bekker, le *Traité des Apparitions* de Dom Calmet, la *Magie naturelle* de Jean-Baptiste Porta, comme le font bien des adolescents avides d'appréhender le sens caché des choses. Cette curiosité avait à ses yeux autant d'intérêt que l'apprentissage des mathématiques, les deux versants se rejoignant comme approches du monde, vu comme un système à déchiffrer. Une fois l'adolescence apaisée par le retour au rationnel de la maturité, ce goût pour "l'extraordinaire" s'est prolongé, par pur jeu intellectuel, et il s'est développé au fil des lectures axées sur les mythologies et sur les légendes léguées par les civilisations anciennes ou par des cultures étrangères. "Rebelle à la discipline du dogme, Mérimée n'est pas non plus un fervent du salut par la science : son incrédulité religieuse s'accompagne d'une défiance raisonnée à l'égard de la mystique positiviste.

L'univers lui paraît peuplé de forces redoutables dont les superstitions populaires, à travers la précision puérile de leurs mythes, illustrent la menaçante présence"¹.

Sainte-Beuve résume avec humour ce comportement d'attirance-répulsion face au paranormal et au religieux : "Mérimée ne croit pas que Dieu existe, mais il n'est pas bien sûr que le diable n'existe pas". Sous les froides apparences du dandy indifférent, couve le feu intérieur d'une sensibilité inquiète et curieuse, telle qu'elle percera bientôt sous les traits de Saint-Clair, le héros du *Vase étrusque*. "Dans la solitude, son imagination inquiète lui créait des tourments d'autant plus affreux qu'il n'aurait voulu en confier le secret à personne". La vogue du récit fantastique touche tous les auteurs, à commencer par Nodier, le maître à penser du Cénacle, mais Mérimée y arrive par ses propres voies : c'est pour s'en défier, pour le conjurer, qu'il aime à vagabonder dans l'imaginaire et à aller jusqu'au bout de ses inventions fantastiques. La chute de ses contes est à cet égard très éclairante : elle finit toujours par dénoncer la superstition que le récit a mise en jeu. Un retour de lucidité et d'ironie rompt, au moment du bilan, le clair-obscur du fantastique, comme lorsque le cauchemar s'interrompt avec le réveil du rêveur. Mérimée s'est souvent expliqué sur cette dualité, comme on le voit dans une lettre à Madame de Rochejacquelein du 3 novembre 1856 : "vous ne pouvez comprendre [...] la différence qu'il y a entre les choses qui me plaisent et celles que j'admets comme vraies. Je me plais à supposer des revenants et des fées. Je me ferais dresser les cheveux sur la tête en me racontant moi-même des histoires de revenants. Mais, malgré l'impression toute matérielle que j'éprouve, cela ne m'empêche pas de ne pas croire aux revenants, et sur ce point mon incrédulité est si grande que, si je voyais un spectre, je n'y croirais pas davantage". Le conte mériméen combine donc, dans un fascinant mélange et un subtil dosage, l'irrationnel et la précision, la magie et sa dénonciation. Il scrute le détail jusque dans le mystère, comme pour donner du sens à ce que la réalité a de plus flou.

Mérimée subit, à l'instar de ses auteurs concurrents, l'influence des auteurs fantastiques de la fin du XVIII^{ème} siècle, comme Cazotte et surtout des romanciers "gothiques" anglais. On perçoit bien l'empreinte du *Diable amoureux* de Cazotte ou du *Moine* de Lewis, par exemple, que Mérimée imite au plus près avec sa pièce *Une femme est un diable*, publiée dans le *Théâtre de Clara Gazul*. Un frère inquisiteur, chargé avec ses confrères de régler le sort d'une femme accusée de sorcellerie, se retrouve littéralement possédée par la "diabliesse". Il tue et il vole pour s'enfuir avec elle – selon un schéma narratif qui annonce *Carmen*. Plus tard, dans *La Guzla*, Mérimée renoue avec les thèmes habituels du fantastique. Les contes rassemblés dans *La Guzla* sont peuplés de fantômes terriblement familiers, d'objets envoûtants ou maléfiques. Toujours et encore protégé par l'habile mystification qui le fait passer pour un poète illyrien, l'auteur s'amuse à jouer les apprentis sorciers et fait le tour des traditions les plus disparates. Dans ces fables, il fait resurgir des histoires de vampire, de mauvais œil, de défunts obsédants, de statues qui s'animent. Il a une prédilection pour le thème spirite des influences venues de l'au-delà. Ce sujet récurrent prendra plus d'ampleur ensuite dans la *Vision de Charles IX*, *Les Âmes du Purgatoire*, *La Vénus d'Ille* (une statue d'airain, amoureuse, qui finit par étreindre et écraser son amant) et dans *Lokis*, surtout, mais nous y reviendrons.

¹ P.-G. Castex, *Le conte fantastique en France*, Paris, Corti, 1951, p 248

3. De Gazul à Guzla : une première facétie slave

Mais revenons à *La Guzla*, parfaite illustration des tendances mériméennes du moment. Nous sommes en 1825. Mérimée emprunte aux légendes de l'Europe de l'Est, pour récidiver. Une supercherie chasse l'autre. Drôle d'histoire que celle qui conduit à la rédaction de *La Guzla* : l'auteur la raconte à son ami Sobolevski. Il s'était mis dans la tête de financer le voyage, qu'il projetait de faire avec Ampère, à Venise et Trieste, grâce à la publication du compte-rendu de leur pérégrination. Et, de fil en aiguille, naquit le pari de rédiger d'abord, quitte à vérifier sur place ensuite. C'était un défi, un jeu, mais Mérimée le prit fort au sérieux. Le voici lancé dans la rédaction d'une suite de poésies dans le style populaire slave. Passant l'automne à la campagne, chez Stapfer, il consacre quelques heures, chaque matin, à écrire ces fictives ballades, censément récoltées au cours de son itinéraire vers l'est. Finalement, un petit volume prend corps, publié en juillet 1827. Cette fois, Mérimée se cache sous le pseudonyme de Hyacinthe Maglanovitch, barde illyrien ¹. N'oubliant pas sa première et précédente supercherie, Mérimée convoque à nouveau le nom de *Gazul*, qui, par une étrange mutation anagrammatique, devient *Guzla*. L'actrice espagnole se travestit en chanteur slave. Nullement embarrassé par le changement de folklore et par le troc des déguisements, Mérimée prend, cette fois-ci encore, le soin de produire une notice sur Maglanovitch, tout comme il avait su inventer une vie à Clara Gazul. Si le livre n'est pas signé, le faussaire - par le retour des mêmes procédés parodiques - ne se cachant guère. Toutefois, Mérimée fait mine de jouer la prudence, en ne se montrant pas : c'est Lingay qui est chargé d'aller discuter avec l'éditeur. Et, hormis le cercle de ses intimes, tenus dans le secret, le public ne prit pas garde qu'une mystification se cachait derrière cette nouvelle anthologie érudite. "Il s'est donné du mal pour tromper ; il a réussi [...] L'habileté est si grande qu'on en vient à regretter que *La Guzla* soit un pastiche et porte en elle un germe de mort".

Malgré l'apparente désinvolture d'un tel projet, Mérimée, tout en faisant mine de s'amuser, a beaucoup travaillé à ce difficile pari, qui exigeait culture et talent. Il trouve une aide dans la connaissance des pays slaves de son ami Fulgence Fresnel, et se fonde sur le récit de ses amis russes, tous participants malgré eux au montage truqué. Il faut croire que Mérimée avait bien assimilé l'essentiel, puisque de brillants spécialistes de l'Orient se laissèrent duper. Mérimée est aux anges : "c'est *Gil Blas* traduit en espagnol ou *Les Lettres d'une religieuse portugaise* traduites en portugais !". Pouchkine lui-même se laisse surprendre, presque envoûter. Il ne fut pas le seul à tomber dans le panneau, quand *La Guzla* fut traduite en russe, trois ans après parution, au point que Mérimée, un peu gêné, avouera à Sobolevski, dans une lettre du 18 janvier 1835, qu'il se sent "fier et honteux à la fois de l'avoir attrapé". C'est en 1829 qu'il a rencontré, chez Madame Ancelot, ce brillant et cultivé ami de Pouchkine, Serge Sobolevski, avec lequel il conservera d'étroites relations : ils échangent une correspondance soutenue, entre 1849 et 1863, et ils passeront ensemble l'hiver 1860 sur la côte d'Azur.

Quant à Goethe, rendu méfiant par la première livraison du jeune faussaire, il avait flairé que *La Guzla* était la petite sœur de *La Gazul*, dès avant que Mérimée ne lui fasse parvenir un exemplaire dédicacé à sa façon. En tout cas, l'espérance de fortune, qui était à l'origine du

¹ L'Illyrien est la partie septentrionale des Balkans, comprenant Croatie, Dalmatie, Bosnie, Albanie

livre, fut déçue : il ne se vendit à Paris, de la première édition, qu'une douzaine d'exemplaires. "Le cœur me saigne encore en pensant au pauvre éditeur qui fit les frais de cette mystification, mais si les Français ne me lurent point, les étrangers et les juges compétents me rendirent bien justice".

Privée du succès marchand, *La Guzla* doit donc se contenter d'un succès d'estime venu des critiques. Fauriel, auteur des *Chants populaires de la Grèce moderne*, est un vrai savant, qui se consacre à un patient travail de recension, travail que Mérimée vient de tourner en ridicule : il n'apprécie pas, lui le spécialiste, d'avoir été la dupe de ce qui se révélera être une plaisanterie. Au fond, cette colère est un couronnement pour Mérimée, qui y voit le témoignage de la crédibilité de son pastiche. Les deux hommes, qui se connaissent depuis 1822, et fréquentent ensemble le salon de miss Clarke, se sont vus plus régulièrement entre janvier et août 1826, quand Ampère et Mérimée s'initiaient à l'Orient et que Fauriel avait invité Mérimée à apprendre le serbe. La querelle, entre gens d'esprit, ne dura pas.

Cette façon de taquiner l'exotisme est, en tous cas, typique de la période romantique, entre 1820 et 1830. Mérimée est un reflet de sa génération, désireuse d'ailleurs lointains, de lectures étrangères et d'amitiés cosmopolites. Autour de lui, chacun rêve de fuite, dans l'espace et dans le temps. Tous les artistes tâchent de partir, pour s'enivrer des "entêtants parfums de l'Orient" (c'est-à-dire du Moyen-Orient, de l'Afrique du nord et de l'Égypte, surtout) et pour visiter les antiques splendeurs de la Grèce. Mérimée connaît les "best-seller" d'alors, qui ont souvent pour toile de fonds un orient idéalisé ; il a lu les relations de voyages, tel l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand ; il est un assidu de la rubrique "Étranger" que publie *Le Globe* trois fois par semaine. Lorsqu'il parle de l'asservissement de la femme, dans *La Guzla*, il emprunte à un article signé Pouqueville. Le pittoresque de *La Guzla* vient en grande partie du *Voyage en Dalmatie*, de l'abbé Fortis qui fournit de précieux renseignements sur la couleur locale : les pleureuses, les tavernes bondées de francs buveurs, les "vendettas" inexpiables ou les rites du mariage. Il pille enfin un chapitre entier de Dom Calmet, pour évoquer le vampirisme, pour décrire les rites autour du cadavre ou pour citer des formules d'injures. C'est aussi par-là que l'on retrouve, dans *La Guzla*, le goût prononcé de Mérimée pour le macabre, qui contribue, chez lui, au fantastique. Tout en rejetant les réponses de l'Église au problème de l'au-delà, ce sceptique reste à l'écoute du mystère et du paranormal. Paradoxal Mérimée, qui peut mettre son esprit cartésien au service d'histoires quasi-surnaturelles et qui teinte la brièveté de ses récits d'un lyrisme émotif dont il se défie par ailleurs dans sa vie.

4. De la curiosité pour la Russie à la pratique savante de la langue russe

Traducteur de Gogol, Pouchkine, Tourgueniev, Mérimée rassemble ses analyses dans ses *Études de la littérature russe* (parues en réédition chez *Champion* en 1932). Cette lecture est un régal, car on y retrouve les jugements paradoxaux de Mérimée, notamment dans « *La littérature et le servage en Russie* », où il fait l'apologie du chasseur, à propos des *Récits d'un chasseur* de Tourgueniev, lequel « contre l'habitude de presque tous les voyageurs, qui n'aiment à parler que du beau monde, s'attache à étudier les mœurs du peuple, surtout celles des paysans ». Mérimée adresse un hymne à la langue russe : « Le plus riche des idiomes de l'Europe, fait pour exprimer les nuances les plus délicates ; seule la langue de Rabelais peut

rivaliser avec le russe ». Inutile de dire que Mérimée, trop néophyte, accumule les contresens ou les bizarreries dont les vrais slavissants se moqueront pendant plusieurs générations. Henri Mongault, traducteur de Gogol et de Tourgueniev dans l'édition de La Pléiade, signale ces cocasseries et ces « cascades de contresens », comme ces « harengs » qu'un chef de police oblige, dans *Les Âmes mortes*, un condamné à avaler et où Mérimée voit des « coulevres ».

Ce retour de Mérimée aux sujets slaves se situe dans la période 1847-1850. Mérimée écrit alors beaucoup, sous une double nécessité : il est en pleine campagne académique et il est travaillé par un désarroi amoureux, Madame Delessert se détournant de lui. On a l'impression qu'il se raidit, qu'il veut en imposer, comme s'il craignait d'être oublié et pas assez pris au sérieux. On sent chez lui un peu de dépit, comme il l'exprime, dans une lettre du 3 juin 1848, à Madame de Lagrené : "je crains de m'abrutir comme les trente-cinq millions de mes compatriotes [...]. Quand donc prendrons-nous le grand parti d'aller fonder une colonie à Manille ?". Sa hantise du désœuvrement le conduit à renouer avec la traduction littéraire. Il se consacre à la découverte des textes de Pouchkine dans leur langue d'origine, après une lecture de *Boris Godounov* qui l'a sidéré. Enthousiaste, il s'emploie à apprendre le russe, "une bien terrible langue". Il est vrai aussi que son cousin Henri Mérimée - qu'il a toujours jaloué depuis qu'il fut lauréat du Concours général - vient de publier, en 1847, *Une année en Russie*, une sorte de journal du séjour qu'il y fit en 1839-1840. C'est Madame Lagrené, née Varinka Doubenski, qui lui enseigne sa langue natale. Belle et pétillante, elle fut demoiselle d'honneur de la grande duchesse Marie, fille de Nicolas Ier, et a gardé « un charme fou ». Mérimée avait fait sa connaissance en Grèce, en 1841, alors que son mari y était ambassadeur de France. Ils étudient ensemble, multipliant les versions et les exercices grammaticaux, si bien que Mérimée se sent capable de traduire, dès l'année suivante, *La Dame de Pique* de Pouchkine, qui paraît le 15 juillet 1849 dans *La Revue des Deux Mondes*. Le monde littéraire, se souvenant d'avoir été dupé par *La Guzla* et par *Clara Gazul*, se demande s'il ne s'agit pas d'une récidive tant l'osmose est parfaite. Ximenès Doudan, dans un mot du 24 juillet 1849 à Madame de d'Haussonville, se demande si c'est "tout à fait de Pouchkine" ou si Mérimée "n'y a pas mis un peu du sien", car il y retrouve "la même simplicité chirurgicale". Au demeurant, bien des similitudes unissent *La Vénus d'Ille* et *La Dame de pique*. Mérimée utilise également la version pouchkienne du mythe de don Juan dans ses *Âmes du Purgatoire*.

Voici donc Mérimée slavophone officiel. À partir d'août 1849, il fréquente le *Cercle des Arts* de la rue de Choiseul, lieu de ralliement des Russes qui vivent à Paris ou qui y passent. En leur compagnie, il fait de rapides progrès dans la conversation courante, ce qui lui permet bientôt de se poser en spécialiste de la critique littéraire russe et de poursuivre ses traductions : *Les Bohémiens* et *Le Hussard* de Pouchkine ; *Les Âmes mortes* et *Le Révizor* de Gogol. Sa méthode vise, le plus possible, à une traduction *littérale* : "Le meilleur temps pour traduire, pour comprendre ceux qui ont inventé, c'est peut-être le temps où l'on n'invente plus, c'est le nôtre", écrit-il en 1847. Il lui faudra cependant reconnaître qu' "à force de vouloir conserver le parfum étranger", certaines traductions sont "difficilement intelligibles". "Il y a un juste milieu, qui consiste à rendre la pensée de l'auteur avant de s'attacher à l'interprétation exacte de chacune des expressions dont il s'est servi", écrit-il le 15 décembre 1877 dans *La Revue des Deux mondes*, à propos de *La Vie et l'œuvre de Cervantès*. Avouons que la première tentative de traduction, *La Dame de pique*, n'est pas exempte de quelques contresens et qu'on s'y autorise bien des libertés. Mais cet ouvrage lui est proche et lui parle : Mérimée y

retrouve ses thèmes fantastiques de prédilection, au point peut-être de se croire le maître du récit. Dans *Le Hussard* également, il retrouve des histoires de sorcellerie, et *Les Bohémiens*, on le sait, ne sont pas des étrangers pour lui.

Le 15 novembre 1851, *La Revue des Deux mondes* publie une étude de Mérimée sur Gogol, écrivain avec lequel il entretient une correspondance grâce à son ami Adolphe de Circconcis, dont l'épouse, Anastasie de Klustine, est russe. Mérimée y avoue préférer le *Roi des gnomes* à *Tarass Boulba* et aux *Mémoires d'un fou*. L'âme russe l'intrigue mais il ne prétend pas la cerner complètement. En 1859, il avouera même, avec une feinte modestie : "Je connais trop mal le russe et la Russie pour écrire quelque chose sur les *Âmes mortes* [...] ; je n'aime pas Gogol qui me paraît un imitateur de Balzac, avec un goût décidé pour le laid". Étrange retournement - et bizarre hommage à un auteur qu'il a pourtant admiré et traduit. Lors du décès de Gogol, le 21 février 1852, Tourgueniev écrit à Pauline Viardot : "les esprits les plus pénétrants parmi les étrangers, un Mérimée par exemple, n'ont vu en Gogol qu'un humoriste à la façon anglaise. Sa signification historique leur a complètement échappé. Je le répète, il faut être Russe pour savoir tout ce que nous avons perdu". Mérimée, le sceptique, connaît mal la vie intérieure de l'écrivain, et se méfie de son côté "dostoïevskien". Il ne voit que la surface grotesque. Il ne pénètre pas ce qui habite cette œuvre incongrue : sa ferveur lyrique et sentimentale, son désespoir qui tourne à un pathétique religieux et mystique. S'il aime le "fantastique cosaque" de Gogol, il n'en saisit pas l'intimité, et, partant, lui reproche son goût de la farce et du hideux, ses détails triviaux, son récit décousu. Bref, il n'y comprend rien.

Il s'obstine cependant, en maugréant. Le 3 février 1851, il confie à Francisque Michel : "j'ai passé six mois à me fendre le cul sur des livres russes, et suis sur le point de transvaser en prose les élucubrations d'un tas de moines", avec l'envie "d'envoyer l'histoire à tous les diables". Tout de même, jusqu'à sa mort, le monde slave sera son jardin secret et la Russie un de ses sujets de prédilection. Il fréquente volontiers les Russes de Paris : Molgounov, Sobolevski et surtout Tourgueniev, comme nous le verrons. C'est la lecture de *Boris Godounov* qui le pousse à s'intéresser à l'histoire du faux Démétrius. Mais, avec son perfectionnisme habituel, il se plonge dans les douze volumes de *L'Histoire de l'État russe* de Karamzine, à partir desquels avait déjà travaillé Pouchkine. Cette longue lecture le met sur d'autres pistes, telles que les mémoires d'un aventurier français, écrits en 1607, *L'Etat de l'Empire de Russie et Grand Duché de Moscovie*.

5. Un ouvrage complexe : *Le Faux Démétrius*

L'année suivante, en 1850, Mérimée prie Sobolevski de lui rapporter de Saint-Pétersbourg les cinq tomes des *Mémoires contemporains sur le faux Démétrius*, traduits par Nicolas Oustrialov. Il en donne un compte rendu *Le Journal des Savants*, et rédige aussi une "petite tartine historique" sur ce faux Démétrius, dont le vrai nom reste inconnu. Ce personnage illuminé et guerrier avait réussi à entrer dans Moscou à la tête d'une armée, à la mort de Boris Godounov, pour s'y faire couronner en mai 1606. Il n'en profitera pas longtemps : un an plus tard, comme beaucoup de Polonais catholiques, il sera massacré du fait de sa soumission à l'Église apostolique et romaine.

Il publie, avec bien des peines, en décembre 1852, dans *La Revue des Deux mondes*, une étude intitulée *Les faux Démétrius, scènes dramatiques*. L'idée lui est venue de traiter ce sujet en lisant *l'Histoire de l'État russe* de Karamsine. Toujours soucieux de se bien documenter, Mérimée lit aussi le récit du capitaine Margeret, autrefois au service de Boris et de Démétrius, tout comme les *Mémoires contemporains sur le faux Démétrius* traduits par Nicolas Oustrialov. "Après avoir bien étudié mon affaire, l'idée m'était venue d'écrire l'histoire *comme elle a dû se passer*, affirmant au lieu de présenter une hypothèse", indique-t-il à Sobolevski le 14 avril 1852, "j'ai fait sur ce thème quelques scènes qui m'ont conduit jusqu'en Pologne. Là, rencontrant Pouchkine, j'ai abandonné mon projet (grand dommage) et j'ai écrit une vulgaire histoire". Le texte paraît le 25 décembre 1852 chez Michel Lévy, joint à un essai historique, *Épisode de l'histoire de Russie*. Il tirera également de cette source un roman intitulé *Les débuts d'un Aventurier*, qu'on retrouvera en 1853 dans le même recueil que *Les Deux Héritages* et *l'Inspecteur général*.

Cette histoire de Démétrius permet à Mérimée de retrouver ses motifs de prédilection : mystifications et magie, cruautés et massacres, tragi-comédie. En trois cents pages documentées, il s'efforce de démontrer que le premier faux Démétrius est un Cosaque. Comme pour *Don Pedre*, il s'appuie sur des archives et garde ses distances avec son sujet, se gardant bien d'épouser telle ou telle thèse. Il s'en tient aux faits, tout en perfectionnant portraits et descriptions. Sainte-Beuve lui rend hommage parce qu'il "aborde l'histoire par ses monuments les plus authentiques et ses témoignages les plus précis, [et] qu'il s'arrête dès que la donnée positive fait défaut". Mi-historien mi-romancier, empruntant aux chroniqueurs les plus fiables, Mérimée semble plus que jamais maître de sa méthode. Il n'empêche qu'il n'ira jamais en Russie, se contentant de fréquenter les émigrés, qu'il côtoie depuis 1826 dans les salons de la capitale.

Après la première publication dans *La Revue des Deux mondes*, cet *Épisode de l'Histoire de Russie, le Faux Démétrius* paraît en librairie chez Michel Lévy, Mérimée ayant eu le loisir de procéder à la relecture pendant sa courte détention à la Conciergerie. Le 7 février, Sainte-Beuve en fait une critique élogieuse - à la demande, il est vrai, de Mérimée : "Arrivé aujourd'hui à la pleine maturité de la vie, maître en bien des points, sachant à fond et de près les langues, les monuments, l'esprit des races, la société à tous ses degrés et l'homme, il n'a plus, ce me semble, qu'un progrès à faire pour être tout entier lui-même et pour faire jouir le public des derniers fruits consommés de son talent. [...] Mon seul vœu, c'est qu'en avançant, et sûr désormais de lui et de tous, comme il l'est et le doit être, il se méfie, qu'il s'abandonne parfois à l'essor, et qu'il ose tout ce qu'il sent".

D'autres articles sont moins louangeurs. Un certain Zernin, dans *Le Cabinet de lecture*, trouve le livre "assommant". Avec une plus grande pénétration, Gustave Planche, dans *La Revue des Deux mondes*, lui reproche sa méticulosité redondante et ses précisions trop détaillées : à ses yeux, l'arbre cache la forêt, le lecteur perdant le fil et ne percevant plus l'intérêt ou la morale de cette histoire héroïque et sanglante. Adolphe de Circourt, au contraire, dans *L'Athenaeum français*, rend hommage à une étude savante qui se lie pourtant comme un roman. En tout cas, le livre se vend bien. C'est un succès que Mérimée lui-même n'attendait pas. Il n'est pas douteux que la France ait perdu en Mérimée un historien de grande qualité. Ses contemporains en avaient conscience. Mais il préféra investir d'autres territoires, craignant de

rivaliser avec les historiens qu'il admirait : Augustin Thierry, Guizot, Tocqueville, Michelet ou encore Mignet. L'imagination de Mérimée a besoin de s'ébattre. Les fastidieuses investigations historiques viennent parfois à bout de son courage.

En revanche, la traduction, plus alerte et plus rapide, est un exercice qui correspond à son tempérament et à sa passion des langues. En 1851, il réalise pour *La Revue des Deux mondes* la traduction partielle de deux beaux textes de Gogol : *Les Âmes mortes* et *L'Inspecteur général*. En 1852, ce sera le tour des *Bohémiens* et du *Hussard* de Pouchkine. À cette époque, il semble beaucoup se fier aux conseils de Sobolevsky, à qui il demande de vérifier ses versions : "Comment avez-vous pu supposer que j'écrivais sur Pouchkine autrement que sous votre dictée ?". En 1854, un spécialiste de la Russie, Ernest Charrière, lui propose de traduire *Les Mémoires d'un Chasseur* de Tourgueniev. Ce texte servira d'assise à un article sur "*La Littérature et le servage en Russie*". Il s'agit d'un livre récent et son auteur, Tourgueniev, n'est pas encore dans le cercle des amis de Mérimée. Construit par "petits tableaux de genre", comme autant de reflets du tissu social de la Russie du XIX^{ème} siècle, ce texte séduit Mérimée. Dans *La Revue des Deux mondes* du 1er juillet 1854, Mérimée décrit ce qu'il y a découvert : les mœurs paysannes, la suppression du servage, le problème de l'émigration. Il est impressionné par l'art cru et précis de Tourgueniev, peignant une paysannerie servile et pieuse, une armée de miséreux, résignés et adulateurs du Tsar, mais que l'alcool peut transformer en bêtes fauves. Mérimée - comme Flaubert - admire ce style scrutateur et cruel, même s'il lui préfère celui de Pouchkine : "Je ne connais que Pouchkine dont la manière soit vraiment large et simple". Il place cependant Tourgueniev avant Gogol, autre observateur des mœurs russes maniant la dérision, que Mérimée juge parfois d'un réalisme de mauvais goût : "Il fuit le laid, que l'auteur des *Âmes mortes* recherche avec tant de curiosité ; il garde l'amour du bien et du beau". N'empêche : il traduira bientôt *Le Révizor*, pièce dans laquelle Gogol, annonciateur de Kafka, dénonce et ridiculise le système administratif de son pays.

Vient ensuite la traduction du *Coup de pistolet*, de Pouchkine, qui paraît dans *Le Moniteur* du 21 mars 1856. C'est l'histoire d'un excellent tireur au pistolet qui refuse le duel auquel l'honneur le convoque, non par faiblesse mais par prémonition et dégoût. Le héros semble travaillé par des ressorts psychologiques mystérieux et hanté par la fatalité. Les thèmes et le style de ce récit bizarre vont comme un gant à Mérimée, qui y retrouve l'atmosphère de *Mateo Falcone* et de *La Partie de tric-trac*. Malgré des fautes de traduction qui semblent énormes aux spécialistes d'aujourd'hui, Mérimée sait retranscrire l'histoire dans son climat, avec une intelligence pénétrante et un art du dépaysement. "Il y a quelque chose d'oriental dans les Russes qui me plaît, et on a tort de dire qu'il ne faut pas les gratter". Une autre traduction du même auteur, *Boudris et ses fils*, paraîtra dans *Les Dernières nouvelles*, sans mention de date. En février 1857, Mérimée rencontre Tourgueniev et se lie aussitôt d'amitié avec lui : dès le mois d'avril, ils passent ensemble de longs moments à évoquer Pouchkine, et à louer son œuvre, surtout la perfection d'*Eugène Onéguine*. En 1860, enfin, Mérimée donne en version française *Le Cosaque*, l'une des pièces des *Récits populaires de l'Ukraine*, de Markovovtchok. Ce sont des écrits ukrainiens, traduits en russe par Tourgueniev, que Mérimée transforme à son tour en français. Le résultat risque de s'écarter de l'original.

6. Autour de Pierre le Grand et de la cour des Tsars

En août 1866, il a enfin entre les mains le précieux ouvrage de Nicolas Oustrialov, qu'il convoite depuis 1852, décrivant dans le détail l'histoire de Pierre le Grand. Ce "stère de papier" est une "excellente pièce de résistance, d'où l'on pourra ensuite tirer des émincés et des escalopes avec plus de sauce et de meilleurs condiments", écrit Mérimée à Tourgueniev le 25 septembre 1860. Privé de Jules César, que l'Empereur lui a soufflé, Mérimée va retrouver un "grand sujet". Il se met à rassembler les éléments d'une *Histoire du règne de Pierre le Grand* : douze articles fleuves, fruits de ces compilations, paraissent de juin 1864 à février 1868 dans *Le Journal des savants*. Les cinq premiers traitent du *Procès du tsarévitch Alexis*. Les sept suivants retracent la *Jeunesse de Pierre le Grand*. Le tout représente deux cents pages. "Je fais de la prose pour le *Journal des Savants*, recueil très agréable, car, n'ayant pas de lecteurs, il ne trouve pas de critiques", explique-t-il à Madame Lenormant, "je rends compte d'une longue, lourde, mais très exacte histoire de Pierre le Grand". De fait, l'histoire ne manque ni d'intérêt ni de rebondissements. Le tsarévitch Alexis, en fuite avec sa jeune maîtresse, a trouvé protection chez l'empereur d'Autriche. Contraint de rentrer en Russie, il est accusé de trahison par son père qui devient son bourreau. "J'écris une histoire d'Alexis, le fils de Pierre le Grand, à qui son papa fit donner la torture si souvent qu'il en mourut, ce qui probablement l'empêcha d'être décapité", résume Mérimée à l'intention de la princesse Julie. La mère d'Alexis et son amant, soupçonnés d'avoir ourdi dans le même complot, subissent un sort identique. Mérimée reste interdit devant la violence et la paranoïa de Pierre le Grand. Il s'extasie aussi devant la beauté des lettres que l'ex-tsarine Eudoxie, épouse de Pierre le Grand, écrivit à son amant : "l'amour fait de ses merveilles", mais l'amant "fut empalé pour la peine".

Ce huis clos familial, sauvage, fatal, extrême, intéresse l'auteur de contes fantastiques. Mérimée s'attache à comprendre les mobiles. Il examine cliniquement la cruauté mentale de Pierre le Grand, sans la justifier ni la condamner, comme il l'avait fait naguère pour Don Pedre, autre chef impitoyable. "Le grand homme était un insigne barbare, qui se grisait horriblement et commettait une faute de goût pour laquelle je vous ai trouvée très sévère lorsque vous étudiez la littérature grecque", écrit-il le 3 janvier 1867 à Jenny, "tout cela n'empêche pas qu'il ne fût en réalité très supérieur à son temps. Je voudrais dire cela un jour aux personnes pleines de préjugés comme vous". Pour cerner son sujet central Mérimée s'attache aux parents et aux comparses, comme la princesse Sophie, la sœur de Pierre le Grand. Cette approche "polyphonique" permet des publications séparées, par épisodes ou par personnages, toutes publiées dans *Le Journal des Savants*. Mérimée ne cesse d'annoncer des suites et des rebondissements, car "il y a des premières et des secondes parties comme dans les romans de Ponson du Terrail". Enfin, Mérimée se saisit de Pierre le Grand, "qui unit aux plus nobles aspirations une férocité presque nécessaire", en reprenant les diverses étapes de son éducation. "Ce que l'imposteur avait voulu, Pierre le voulait aussi ; mais il s'était promis de ne s'abandonner à la confiance ni à la pitié. Il ne chercha pas à se faire aimer, mais il sut se faire craindre". Peut-être Mérimée pense-t-il aussi à un autre Prince que plus personne ne craint et dont l'autorité s'amenuise... Réputé spécialiste de ce tsar écrasant, Mérimée reçoit des contributions spontanées. En août 1867, le comte Adolphe de Circourt lui signale l'existence d'une biographie du confident de Pierre le Grand, écrite par le directeur de la bibliothèque de Saint-Pétersbourg. Mérimée ne sait pas s'il faut se fier à ce type de documents : "on ne sait jamais si c'est par la fin ou le milieu qu'il faut commencer et il est rare qu'on comprenne le commencement quand on n'a pas lu la fin". De toute façon, depuis avril 1864, Mérimée a déjà

son plan et il s'est fait son jugement : "Je suis plongé dans une histoire de Pierre le Grand dont je ferai part au public. C'était un abominable homme entouré d'abominables canailles. Cela m'amuse assez". "Hier, j'ai fini la première partie des aventures de mon héros, qui était un rude et vilain matou".

Gagné sans doute par l'esprit de famille, Mérimée s'intéresse ensuite à une princesse de l'époque de Catherine II, connue sous le nom de "fausse Élisabeth II". Pour rédiger sa tragique histoire, Mérimée dispose de documents russes récemment accessibles, le tsar Alexandre III lui ayant ouvert ses archives. "On a publié des pièces assez curieuses, d'où résulte que la prétendue fille d'Élisabeth était une drôlesse et qu'elle est morte de la poitrine", explique Mérimée à Gobineau, "nos archives se sont piquées d'honneur et m'ont fourni quelques pièces assez curieuses. Le fait mérite d'être cité". Son étude achevée, Mérimée la propose en 1869 au *Journal des Savants* : "Je viens de faire un article aussi remarquable par l'élévation des pensées que par l'aménité du style sur l'infortunée princesse Tarakanoff, que Catherine II aurait mise dans un caveau où une inondation de la Néva termina son martyre. Telle est la légende. La vérité est que c'était une drôlesse qui est morte en prison d'une maladie de poitrine". Le récit de cette aventure bizarre ne manque ni de mystère ni d'humour. "Il y a dans tout cela des figures assez drolatiques, entre autres un amant de cette drôlesse, prince de Limburg, rempli de *gemüth* et aussi niais que les Allemands le sont en vaudeville", raconte Mérimée à Gobineau. En fait, comme dans *Carmen*, Mérimée retrouve avec cette histoire le thème qui lui est cher de la femme énigmatique et manipulatrice, dont l'homme, lourd nigaud, est le jouet.

7. « Vous savez, je suis Cosaque »

Mérimée trouve encore un peu de temps pour reprendre son étude sur Pouchkine, commencée en 1860. Il est fier de pouvoir le lire dans le texte original. "J'emporte avec moi une nouvelle édition des œuvres de Pouchkine, et j'ai promis de faire un article sur lui", écrit-il à Jenny Dacquain, "je me suis mis à lire ses poésies lyriques, et j'y trouve des choses magnifiques, tout à fait selon mon cœur, c'est à dire grecques par la vérité et la simplicité". Au cours d'un ses séjours à Cannes, en 1868, comme pris d'envie subite, il réclame à un de ses amis, familier de la communauté russe installée en Provence et sur la Côte d'Azur, de lui dénicher d'urgence une édition des poésies de Pouchkine, "trésors que toute dame russe devrait avoir". S'est-il mal fait comprendre ? Le paquet qu'il reçoit en retour, d'où s'exhale une odeur tenace, contient du poisson séché, "cuit aux bords de la Volga, et envoyé probablement par le télégraphe". Le 16 janvier, il s'en amuse avec Madame Przewdzicka : "J'ai fort apprécié comme vous pouvez croire cette nourriture pour le corps qu'on m'envoyait à la place de la nourriture de l'âme que je demandais". Du coup, c'est en faisant appel à sa mémoire et à ses notes que Mérimée relit alors son étude sur Pouchkine, au risque d'erreurs, d'approximation et de zones d'ombre.

Ce travail critique est publié aussitôt dans *Le Moniteur universel* des 20 et 27 janvier 1868. Mérimée, comme un peu dépassé par la dimension de son sujet, procède par sondages et citations, s'attardant sur divers endroits des *Bohémien*s, sur quelques scènes de *Boris Godounov*, et sur trois pièces moins connues : *L'Antchar*, *Le Privilégié*, *Le Prophète*. Il s'agit de mettre le lecteur en présence de grands pans de l'œuvre et de le laisser seul juge. Toutefois, à

défaut de le pénétrer vraiment, Mérimée exalte Pouchkine par un jeu de comparaisons flatteuses mais hétéroclites, allant des plus géniales figures de la littérature occidentale, comme Shakespeare ou Voltaire, à des personnalités moins marquantes, comme Arioste, Perrault, Hamilton, Parny ou Byron. Mérimée choisit une critique de sympathie et d'adhésion, louant les qualités de Pouchkine, sa sobriété, son imagination contenue, son sens du merveilleux. Il salue la "simplicité de la fable" des *Bohémiens*, ainsi que "le choix habile des détails", et "la merveilleuse sobriété de l'exécution". Il trouve que, dans *Eugène Onéguine*, "rien n'est forcé, tout est simple, facile, mais revêtu du plus admirable coloris". "S'il fallait résumer en quelques mots le caractère des poèmes de Pouchkine, il faudrait noter la simplicité de la composition, la sobriété des détails et surtout le tact exquis qui les fait choisir. Telle est aussi sa manière dans ses poésies lyriques, où il est peut-être le plus admirable". Bref, tout cette pommade n'est guère explicite. Ivan Tourgueniev aura la bonté de juger toutefois ces supposées analyses "remarquables... de la part d'un Français".

Mérimée ne risquait pas d'être contredit. La plupart des lecteurs français ignorent tout de la littérature russe. La mode a beau être à l'Orient, la Russie reste un monde vierge dont seuls quelques échos politiques ou mondains parviennent à Paris. La langue russe n'est pratiquée par personne, et les Français qui se déplacent en Russie peuvent y parler leur langue, connue de l'élite russe. En s'intéressant à la littérature et à la mentalité russes, Mérimée se comporte donc en véritable défricheur. Douze ans avant leur traduction française, il a la chance de lire les *Récits de guerre du comte L.N. Tolstoï*, et la plupart des grandes romans de Tolstoï, dont il voit d'emblée la subtilité, même si l'unité de l'œuvre lui échappe. "Il y a des analyses du cœur humain très fines, trop fines et trop quintessenciées, peut-être. Tout cela me paraît démontrer un observateur très exact et très judicieux, mais qui ne sait composer un tableau bien qu'il sache peindre à merveille", commente-t-il assez naïvement, dans des termes qui rappellent ceux qu'il employait pour parler de Tourgueniev. De même, il supporte mal l'appareil descriptif puissant de la littérature russe. Les scènes réalistes des *Cosaques*, lus en mai 1865, ne sont pas à son goût : "Le pire, c'est l'abus des levers et des couchers de soleil !". On est loin, en effet, de l'ellipse et de l'ambiguïté chères au nouvelliste et au conteur fantastique.

C'est sa passion pour la Russie qui, très tôt, a conduit Mérimée à désertier les chemins de la littérature pour emprunter ceux de l'histoire, en signant les biographies de *Pouchkine*, de *Chmielnicki*, du *tsarévitch Alexis*, de *Pierre le Grand*, ou de *la Fausse Élisabeth II*. Du coup, il se considère comme un expert en biographies historiques. "On ne sait que très peu de choses sur votre héros", s'autorise-t-il à dire, fort de son expérience, au neveu de Jacquemont à la lecture de sa vie du Cid, "et vous ne nous apportez pas de faits nouveaux pour nous expliquer votre choix. À une époque où il y a tant de livres d'histoires et si peu de temps pour les lire, il faut faire de grandes recherches, surtout dans les archives, pour glaner quelques épis nouveaux". Au *Moniteur universel*, il fournit de savants commentaires, par exemple sur les *Études sur la situation intérieure, la vie nationale, les institutions rurales de la Russie* du baron Haxthausen. Pour *L'Athenaeum français*, il évoque les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la Russie*, de Villebois. Dans le même *Moniteur*, il publie en juin 1854 trois articles assez longs sur *Les Cosaques de l'Ukraine et leurs derniers Atamans*, texte qui sera repris en janvier 1855 dans les *Mélanges historiques et littéraires* avec d'autres essais. Ce travail est une sorte de premier essai, en prélude à ses *Cosaques d'autrefois* : "*Stenka Razine*" publié en 1861, et "*Bogdan Chmielnicki*" publié en 1863 dans *Le Journal des Savants*.

L'ensemble paraîtra en février 1865 chez Michel Lévy, fort confidentiellement, avec une discrétion assez surprenante de la part du sénateur académicien.

Cet intérêt pour les "cosaques" trouve son fondement dans le goût mériméen pour les personnages cruels et fantasques. Le 26 août 1861, alors qu'il se consacre depuis plusieurs mois sur les aventures du cosaque Stenka Razine, il le décrit à Madame de Boigne comme "un grand communiste, socialiste et barbare". "Je fais l'histoire d'un Cosaque, bandit révolutionnaire du XVII^{ème} siècle [...] qu'on a fait mourir, à Moscou, dans des tourments horribles après qu'il eut pendu et noyé un nombre très considérable de boyards et traité leurs femmes à la cosaque" explique-t-il à Jenny Dacquin le 24 avril 1861. On a l'impression qu'il cherche à épater le bourgeois et qu'il se complaît dans une histoire (empruntée à Ivanovitch Kostomarov) où défilent les scènes de viols et de pillages, les massacres et les cruautés les plus écœurantes. Mérimée finit pourtant par s'en lasser : il respire quand, le 13 mai 1861, il en arrive à la mort prochaine de son héros (le préféré de Pouchkine). "Je travaille toutes les nuits et j'ai le bonheur d'en être aux supplices qu'on fait subir à mon héros. Vous voyez que je suis près de la fin. Cela est long, pas très amusant, et très horrible". Autre épopée cosaque : en juillet 1861, Mérimée publie une analyse de *La Révolte de Stenka Razine*, de Nicolas Kostomarov, dans *Le Journal des Savants*. L'histoire de ce chef de bande, avide de rapt et de massacres, personnage noir et terrible, finalement exécuté dans d'affreuses tortures, glace l'imagination. Mérimée scrute son personnage avec effroi : "L'ataman lassa ses bourreaux ; ni l'estrapade, ni le knout, ni les fers rouges ne purent lui arracher ni un aveu ni un cri [...]. Avant de lui trancher la tête, le bourreau lui coupa un bras et une jambe. Pas un cri, pas un geste, pas une contraction de douleur". Mérimée admire aussi le style de Kostomarov : "Il croit que l'histoire, sans rien perdre de sa gravité de juge, peut et doit faire des emprunts au drame et à la poésie. L'emploi réfléchi et habile de ces ornements ne nuit point à la vérité ; elle y gagne, au contraire, lorsqu'ils sont choisis avec art et discernement, de même que, dans un portrait, l'exécution habile et fidèle des accessoires ajoute à la ressemblance de la figure principale". Ce jugement répond en réalité à l'idée que Mérimée se fait de l'historiographie reportant sur autrui son propre idéal. Mérimée reste surtout soucieux d'exactitude. Témoin ce mot à Lebrun : "Il me vient un scrupule sur le sens d'un vers cosaque ; personne n'a pu me l'expliquer. Qu'importe un contresens qui ne peut être relevé que par un Cosaque, et combien avez-vous d'abonnés aux bords du Don et Volga ?"

Le personnage de Stenka Razine conduit Mérimée à Bogdan Chmielnicki, un cosaque du même acabit dont l'aventure fut narrée par le même auteur. Mais l'ouvrage, enrichi d'expressions cosaques, reste par moment indéchiffrable pour Mérimée, qui justifie par-là que ce héros soit inconnu "à nous autres occidentaux qui ne retenons que les noms tirés du grec ou du latin". Ce récit égale les autres en atrocités, incroyables quoique répétitives : "Le défaut de mon œuvre, c'est qu'elle manque de diversité. Autant de Cosaques que les Polonais peuvent attraper, autant ils en empalent. Autant de Polonais pris par les Cosaques, autant d'écorchés vifs. Cela est un peu monotone. Je voudrais varier, mais la vérité historique me retient". Ce qui intéresse Mérimée, outre le caractère brutal du cosaque, c'est le va-et-vient entre la légende et la réalité dans la peinture d'un personnage aussi typé. Mérimée est éberlué par ces barbares expéditifs et sanguinaires, que son imagination fantastique n'aurait pu inventer. Il finit par avouer, par boutade, à Madame Przedzińska "Vous savez que, pour moi, je suis Cosaque". Tâchant de pénétrer dans leur primitivisme sauvage, il reste sidéré par leurs automatismes

violents. Il raconte cette horreur banalisée avec un laconisme voltairien : "Le petit despote de Tchighirin entra bien accompagné dans la maison de Chmielniçki, la saccagea, la brûla, viola sa femme et la tua. Sans doute ce magistrat était vif, et quelque résistance avait dû exciter sa colère ; mais son procédé, après tout, n'était pas pour le temps et pour le pays une chose trop extraordinaire. En apprenant son malheur, Bogdan Chmielniçki dit froidement : 'Ils ne m'ont pas tout ôté ; il me reste *ma mère cosaque* [mon sabre] ' ".

Ce *Bogdan Chmielniçki* paraît en six articles, de janvier à juillet 1863, dans *Le Journal des Savants*. Mérimée, sûr de son effet, annonce à Lebrun, le 25 novembre 1862, sa "petite drôlerie cosaque" : "Ce sera long et pas très gai, car on y empale du monde, on en écorche et on en pend énormément". L'ensemble fait trois cents pages. On suit l'itinéraire de ce brutal et courageux guerrier, vainqueur de la Pologne, garant de la paix en Ukraine. Sa vie de tête brûlée n'est que massacre et pillage jusqu'à l'ennui, vainement conjuré par l'alcool. Pour diversifier cette uniformité, Mérimée joue sur le pittoresque ou fait flamboyer ses scènes de bataille. Mais le sang coule à flots et l'ampleur de la barbarie submerge le récit. Mérimée en vient parfois à douter des chiffres qu'il avance. "À la prise de Bar, Krivonoss fit écorcher vivants 15 000 Juifs. Que des hommes soient assez enragés pour imaginer pareil supplice, il faut bien l'admettre. En 1610, les bouchers de Paris offrirent au Parlement d'écorcher Ravailac, si soigneusement qu'ils s'engageaient à la faire vivre trois jours. Mais que, dans une ville prise d'assaut, on écorche 15 000 personnes, je déclare le fait impossible, non pas à la férocité, mais à la patience des plus stupides parmi les sauvages".

8. L'amitié de Tourgueniev : de l'œuvre à l'homme

En tout cas, Mérimée a fini par être imprégné de l'âme russe. Il en devient visionnaire : "Quand la Russie aura sa petite révolution, on verra comme elle marchera dans la voie de la conquête. Voyez comme elle s'est assimilée la Mingrèlie, la Géorgie, etc, etc. La raideur des Anglais, leur mépris nullement déguisé pour toute autre race que la leur, leur indifférence complète à blesser les vanités, les susceptibilités, l'orgueil des peuples qui leur sont soumis, les empêcheront à jamais de fonder un établissement durable aux Indes. Du jour où les Russes y arriveront, les Anglais seront perdus". Malgré cette belle prophétie, originellement, c'est l'amour de la langue russe qui anime Mérimée, comme on le voit dans ces quelques lignes de 1869 à Albert Stapfer : "Pourquoi Mademoiselle votre fille n'apprend-elle pas le russe ? C'est la plus belle langue de l'Europe, sans excepter le grec. Elle est bien plus riche que l'allemand, et d'une clarté merveilleuse. Et comme la langue en est à cette époque de jeunesse où les pédants n'ont pu encore introduire leurs règles et leurs fantaisies, elle est admirablement propre à la poésie. Il y a un grand poète et un autre presque aussi grand, tous les deux tués en duel très jeunes. De plus, un grand romancier, c'est mon ami Tourgueniev".

Il est vrai aussi que Mérimée s'évade volontiers vers la Russie pour des raisons plus objectives. À l'écart des écrivains de son temps, qui le jugent sec, conservateur, inféodé à l'Empire, mis à l'index par les opposants, il lui faut chercher ailleurs des affinités littéraires et intellectuelles. En marge de la création de son temps (qu'il ne prise guère), Mérimée se réfugie dans des lectures qui lui rende l'espace et le temps. Il reste friand d'ouvrages historiques, comme l'immense *Histoire du Consulat et de l'Empire* que Thiers a rédigée en quinze années

studieuses. Mérimée lui écrit : "Vous dites quelque part que la vérité est ce qu'il y a de plus beau. Cela est bien vrai. En vous attachant à être un historien fidèle, vous avez été poète et peintre. La bataille de la Moskowa et la retraite, surtout le passage de la Berezina, sont des tableaux qui transportent. Pour moi, j'en suis malade : personne n'avait compris jusqu'alors les mouvements de Napoléon et ceux des Russes, la bataille de Smolensk et celle de la Moskowa". Mérimée le félicite aussi d'avoir eu recours aux documents du prince de Metternich, relatifs à l'armistice, après la bataille des Nations. Il revit Waterloo : "Je lis le dix-septième volume de M. Thiers, qui me fait mal à l'estomac", raconte-t-il à Madame de la Rochejacquelein, "il est poétique à force d'être simple et vrai. Êtes-vous de ces cœurs français qui souffrent de la perte de la bataille de Poitiers ? Moi j'en suis ; et cela m'empêche d'avoir, en lisant Froissart, une bonne partie de la satisfaction littéraire qu'un académicien doit éprouver. Est-ce faiblesse ou bon sentiment ? Je connais des gens très estimables absolument dépourvus de patriotisme ou comme on dit maintenant, de chauvinisme [...]. Ce que je sais c'est que jamais le poète ne fait oublier à l'historien ses devoirs, même lorsqu'il est le plus brillant".

La relation de Mérimée avec la Russie doit donc beaucoup à son amitié avec Tourgueniev, rencontré en février 1857 chez Madame Adolphe de Circourt ou chez Madame de Lagrené, l'une et l'autre d'origine russe. Tourgueniev a un faible pour Pauline Viardot. Mérimée le croise donc assez souvent et décide de faire le premier pas en l'invitant à dîner, le 8 avril. Cet initial contact plus personnel ne semble pas bien augurer de la suite. Tourgueniev trouve son hôte distant et fécond en "toutes sortes de grossièretés". Leur correspondance commence cependant, d'abord épisodique et sans chaleur. L'année suivante, le 5 mai 1858, à l'invitation de Richard Monckton Milnes, ils se retrouvent tous deux à Londres à l'occasion du banquet solennel du *Royal Literary Fund*. Prié de répondre à un toast en l'honneur des écrivains du continent, Mérimée débite "des bêtises en mauvais anglais [...] à une assemblée de trois cents lettrés ou soi-disant tels, plus cent femmes admises en à l'honneur de nous voir manger des poulets durs et de la langue coriace", comme il l'écrit le 8 mai à Jenny Dacquain. Mais Tourgueniev commence à le regarder d'un autre œil. Il donne de lui un portrait, perspicace et bienveillant, d'un être émotif et timide : "Mérimée a un visage très fin, intelligent, peu mobile. Il a la réputation d'un épicurien et d'un sceptique que rien au monde ne peut troubler, qui ne croit à rien et qui observe devant tout élan d'enthousiasme une défiance polie, mais un peu méprisante. Et pourtant, ce sceptique pâlit au moment où il dut répondre par un petit "speech" appris par cœur aux aimables paroles de Milnes. Mérimée sait mal l'anglais, sa voix tremblait et il s'interrompit deux fois. L'amour-propre, on le voit, peut le troubler lui aussi...".

Mais c'est en octobre 1860 qu'une véritable complicité va se nouer entre ces deux hommes susceptibles : " Sous un extérieur d'indifférence et de froideur, [Mérimée] cachait le cœur le plus affectueux". Mérimée a souvent recours à Tourgueniev : il le prie de "répondre à ses pitoyables questions" quand il butte sur les difficultés du "russe trop classique" ou du "petit-russien". Il fréquente le domicile de Tourgueniev, au 210 rue de Rivoli, où il demeure avec sa fille Pauline, ou bien il le sollicite par correspondance. Il l'introduit auprès de ses amis, et principalement de Madame Delessert à qui Tourgueniev, en décembre 1861, demande son sentiment sur la dernière de ses nouvelles, *Le Juif*, Mérimée s'étant refusé, pour "n'avoir jamais un grand sentiment sur la matière". Le jugement dut plaire à Tourgueniev : dès lors, il consultera régulièrement cette muse éclectique, qui, par ailleurs, se prend d'affection pour sa

fille Pélagie Ivanovna, au point qu'elle finira par l'installer chez elle, rue Basse, avant de lui trouver un mari parmi les proches de son gendre.

*Le Juif et Petouchkof*s'apparentent à la tradition du conte moral. Le premier se déroule pendant le siège de Dantzig, en 1813. Un juif, en échange de quelque argent, promet à un officier (un cornette) sa fille Sarah. Celle-ci, ne l'entendant pas de cette oreille, échappe par deux fois à son "acheteur", tandis que son vénal père est arrêté pour espionnage. Condamné à mort, il supplie le cornette de le sauver en lui garantissant, une fois encore, qu'il lui livrera sa fille. Finalement l'affaire est éventée par l'autorité militaire : le cornette est jeté au cahot et le juif pendu. Le second récit, *Petouchkof*, exploite le même filon psychologique : le lieutenant Petouchkof s'éprend de la jeune Vassilissa qui le méprise et l'abandonne bientôt. Désespéré, avili, il assiste au mariage de celle qu'il aime avec un riche bourgeois. Finalement prise de pitié, Vassilissa lui permet subsister comme petit employé dans la boulangerie de sa tante, là où ils s'étaient naguère rencontrés. "On a trouvé très ennuyeuses des nouvelles de Tourgueniev que moi je trouve très jolies", écrit Mérimée en 1866 à la princesse Julie. Il y retrouve des manières qui lui conviennent : un réalisme sombre ; une analyse cynique de l'âme humaine ; des conflits dilacérants ; le souci du détail qui frappe l'esprit ; un récit ramassé, presque crispé. Bref, Mérimée se sent chez lui dans l'œuvre de Tourgueniev. Il en vérifie les traductions françaises, ou rédige des préfaces, notamment celle de *Pères et enfants*, livre dont il dit qu'il a "soulevé une tempête" en Russie. Au printemps 1864, Tourgueniev consacre un mois à traduire, avec Mérimée, *Le Novice* de Lermontov. Mérimée s'enorgueillit de cette performance et il est fier de l'estime que lui porte le grand écrivain russe.

En 1865, il est ravi de lire à Madame de Montijo, en convalescence à Paris après une opération de la cataracte, sa traduction des *Apparitions* de Tourgueniev. Il propose aussi des séances semblables à l'empereur et à Eugénie lors de leur villégiature à Biarritz. D'abord hostile à ce récit composé de "fadaïses absurdes", *La Revue des deux mondes* finit par accepter de faire paraître ces *Apparitions*, histoire d'un fantôme qui permet à un homme de s'envoler où il veut. L'auteur de *La Vénus d'Ille* y retrouve son univers mystérieux, même s'il exprime des réserves : "Ma grande critique, c'est que vous avez couru deux lièvres à la fois, le fantastique et le philosophique", confie-t-il à l'auteur, "je me demande s'ils sont faits pour être courus ensemble [...]. Je trouve qu'il y a trop de détails, plus exactement, trop d'égalité dans les détails. Vous décrivez en peintre habile une foule de petites minuties, très graphiquement et très élégamment, mais n'est-ce pas aux dépens de l'effet général du tableau ?".

En 1866, Mérimée traduit encore *Le Chien* de Tourgueniev, car il se consacre exclusivement aux brèves nouvelles de l'auteur, délaissant ses amples romans. Humainement et littérairement, Mérimée se sent proche de Tourgueniev, mais il ne connaît que partiellement son œuvre. Il ne se passionne vraiment que pour cinq ou six nouvelles. Parfois, même il se dérobe : en 1867, il fait la fine bouche pour assumer la traduction de *Fumée*. Tourgueniev, sans doute un peu vexé, la confie au prince Galitzine. Mérimée accepte cependant de relire les épreuves. Son désaccord est total. Le prince semble avoir traduit avec trop de frilosité, par complaisance pour les "gens bien pensants" et pour les "dames qui vont régulièrement à confesse". Mérimée explique à Jenny Dacquin, le 27 septembre 1867, les dégâts de ce genre d'édulcoration. Il évoque l'exemple d'une scène où l'héroïne, princesse russe "qui fait l'amour avec aggravation d'adultère", retrouve son amant dans un hôtel : "L'histoire reprend ainsi dans

l'original russe : "Deux heures après, Litvinof était seul sur son divan". Le néocatholique a traduit : "Une heure après, Litvinof était dans sa *chambre*". Vous voyez bien que c'est beaucoup plus moral, et que supprimer une heure, c'est diminuer le péché de moitié. Ensuite, chambre, au lieu de divan est bien plus vertueux : un divan est propre à des actions coupables". Mérimée dénonce ces "bévues" et "bévueuleries", comme il dit, corrigeant les erreurs et fautes de goût de ce prince qui "ne connaît pas trop le russe et assez mal le français".

9. Vers les théories modernes de la littérature comparée

Ainsi Mérimée est-il conduit à réfléchir aux problèmes théoriques posés par la traduction. Au célèbre éditeur P.-J. Hetzel, pour le compte duquel il prépare son *Don Quichotte*, il explique l'art du traducteur : "Il y a deux systèmes de traduction dont chacun a ses défauts. Les uns, qu'on a nommés de belles infidèles, effacent tous les traits originaux d'un auteur ; les autres, à force de vouloir conserver son parfum étranger, sont difficilement intelligibles. Entre ces deux systèmes, il y a un juste milieu qui consiste à rendre la pensée de l'auteur avant de s'attacher à l'interprétation exacte de chacune des expressions dont il s'est servi". La difficulté avec les conteurs russes repose sur l'écart des mentalités. Mérimée, travaillant sur *Étrange Histoire* de Tourgueniev, résume : "C'est le diable pour rendre une simple phrase russe ou pour mieux dire, c'est impossible. Nous ne pensons pas de la même manière". On remarque des réflexions sur cette question dans la préface qu'il rédige lors de la parution de *Fumée*, Mérimée signe enfin, dans *Le Moniteur* du 25 mai 1868, une étude plus générale sur Tourgueniev, expert dans l'analyse et l'observation, "fin, exact parfois jusqu'à la minutie", capable de traiter ses héros "en peintre et en poète tout à la fois". À ses yeux, Tourgueniev a "le talent d'observer et de décrire les sites et les effets de la nature", et peut se comparer à Shakespeare dans son art de "créer des figures d'une étonnante réalité". Enfin, en mai 1969, Hetzel demande à Mérimée une nouvelle édition des nouvelles de Tourgueniev en un seul volume titré *Nouvelles Moscovites*. On y retrouve collationnés *Le Juif*, *Pétouchkof*, *Le Chien*, *Les Apparitions* (traduits par Mérimée), ainsi qu'*Annouchka*, *Le Brigadier* et *Yergounoff* (traduits par l'auteur lui-même). Pour la traduction du *Chien*, Tourgueniev hésita car il avait naguère, en novembre 1864, autorisé une "excellente" version, parue dans le journal *Le Nord*, alors que Mérimée se trouvait à Cannes Mais, se refusant à "faire de peine à Mérimée", il accepte sa nouvelle version. Mérimée traduira encore *Étrange histoire*, publiée par *La Revue des Deux mondes* du 1er mars 1870. Il s'agit d'une histoire d'immortalité : une jeune fille noble abandonne tout pour suivre un fou capable de dialoguer avec les morts. Ce sera sa dernière révérence à son ami russe.

Dans la correspondance qu'ils échangent, Mérimée et Tourgueniev prolongent les conversations littéraires engagées rue de Rivoli. Au détour des lettres, on voit se dessiner des convictions. Par exemple, le 15 janvier 1865, Mérimée incite son ami à "se mettre en travail de quelque œuvre longue". Il lui reproche de sous-estimer Alexandre Dumas, le lui désignant même comme modèle : "Je le trouve un admirable cuisinier, mais il fait ses sauces avec de la vache enragée, et vous nous feriez manger du bœuf excellent". Le 2 mars 1865, il réfléchit à la longueur d'un texte, tout en avouant que "ce qui est bien peut être court, ou long, peu importe" : "Vous avez vu à la Farnésine cette grande tête dessinée sur la corniche par Michel-Ange, qui conseilla ainsi à Raphaël de voir la nature par ses grands côtés. C'est ce qu'a fait feu

Homère et la plupart des Grecs, nos éternels maîtres. De même que le peintre, qui fait une tête plus grande que nature, est obligé de négliger les petits détails, de même, je crois, dans une grande composition, vous vous attacherez, pour ainsi dire forcément, aux grands traits, et comme je suis sûr que vous les prendrez dans la nature, ce sera très bien". Le 27 janvier 1865, il déplore le manque d'unité de Tolstoï : "Jusqu'à ce que j'aie lu l'ouvrage de M. Tolstoï [*Les Cosaques*], je douterai qu'il ait les qualités homériques, car la première de toutes est de ne voir dans un sujet que les grands traits, et lui ne voit que les petits".

Ainsi, sous couvert des conseils qu'il donne à son ami, Mérimée se dévoile lui-même. Il regrette sa vie dispersée dans les ministères et dans "la carrière archéologique". Il craint d'avoir raté sa vocation de créateur. "Il se peut que je sois né avec quelque chose d'exploitable dans la tête. Mais d'abord, au moment où j'avais le plus de cœur à cette exploitation, une révolution s'est faite dans mon pays dont le résultat le plus net a été de me tenir pendant mes quatre plus belles années de verdure et de jeunesse à l'attache dans un ministère. J'en suis sorti un peu abruti pour faire de l'archéologie pendant 15 ans, et vous savez le reste". Le 6 décembre 1865, après avoir souhaité que Tourgueniev se saisisse de "quelque caractère décidément grand", il se prend lui-même sévèrement à parti : "Je vous dis ce que je pense et ce que je crois vrai ; pourtant, mon défaut à moi, a toujours été la sécheresse ; je faisais des squelettes, et c'est peut-être pour cela que je blâme le trop d'embonpoint". C'est ce genre de confidences, c'est cette irruption de l'aveu qui séduisent Tourgueniev. Il aime sentir cette émotion sous la froideur, ce volcan sous la glace. Une "rare amitié littéraire" s'est finalement nouée, résumée par ce billet de Tourgueniev, adressé le 22 octobre 1866 à Madame Delessert : "J'ai beaucoup d'affection pour lui et je sens qu'il en a un peu pour moi. Je voudrais pouvoir continuer à écrire, ne fût-ce que pour lui donner de la besogne et avoir l'honneur de me voir traduit par lui".

D'autres connaissances relient Mérimée à la Russie. Il a sympathisé très tôt avec deux femmes originaires de Moscou, nous l'avons vu : Madame de Circourt, née Anastasie de Klüstine, et Madame de Lagrené. Toutes deux l'ont aidé dans ses travaux. On doit au comte de Circourt lui-même, ancien officier de marine, de nombreux articles parus à *La Bibliothèque universelle* de Genève. Son épouse, défigurée après avoir été affreusement brûlée par un bougeoir renversé sur sa robe - accident qui était aussi arrivé à Madame Mérimée - continuait de tenir un salon russophile. Le lieu était sympathique mais brouillon, animé et discordant : "C'était un étourdissement plutôt qu'une conversation", selon Sainte-Beuve. Quant aux Lagrené, Mérimée les avait rencontrés chez Madame Récamier, mais aussi lors de son voyage à Athènes. Devenu un de leurs intimes, il s'intéressa à l'éducation de leurs deux filles, et à la carrière militaire d'un de leurs fils. La mort brisa cette amitié. "Le pauvre Lagrené est mort hier à la suite d'une assez longue maladie qu'on n'a jamais bien connue, à ce que je pense", écrit Mérimée à Madame de Montijo le 26 avril 1862, "lorsque je suis revenu à Paris, il était dans un état de maigreur extraordinaire et, ce qui me frappa davantage, il était abattu et complètement privé de cette énergie vitale que vous lui connaissiez". Ainsi, le cercle des "amis de la Russie" joua un rôle important dans la vie intellectuelle et affective des vingt dernières années de la vie de Mérimée.

10. L'ultime nouvelle : un testament slavophile ?

La dernière nouvelle écrite par Mérimée atteste, comme un testament final, l'emprise de l'univers et de la mythologie slaves sur son imaginaire. *Lokis* rattache Mérimée à la tradition fantastique des êtres médians, entre animalité et humanité. Dès le 25 juin 1867, il fait, par jeu, à Madame Przedziecka, une allusion à ce thème : "Vous me parlez de chasse avec tant d'ardeur que vous voudriez déjà, je pense, vous trouver en face d'un loup, voire même d'un ours. Passe pour la première de ces vilaines bêtes, mais je vous interdis absolument les ours : ils sont trop mal élevés pour avoir du respect pour les chasseresses". Il remercie à sa façon celle qui a dû lui inspirer *Lokis*. Secrétaire perpétuel de la cour d'amour que préside la comtesse à Fontainebleau, il voit sa passion pour le monde slave comme magnifiée sous les traits de la comtesse Lise Przedziecka. La "présidente", comme la surnommait Mérimée, l'a beaucoup aidé pour la connaissance des dialectes et des mœurs de Lituanie, des légendes folkloriques et de l'ébauche du héros. Étrange coïncidence, l'une des propriétés de la famille Przedziecka, à Smorgon, était célèbre par son élevage d'ours. C'est cette même comtesse qui transparaît dans le personnage de la fiancée, dont la blanche fraîcheur fait l'admiration du narrateur autant que de la créature qui sert de héros au récit. À travers la correspondance de Mérimée avec l'"autre inconnue", on devine son admiration pour cette femme d'une grande beauté : "Madame votre sœur est la dernière personne que j'aie vue à Biarritz", lui écrit-il en octobre 1866, "elle a été très aimable pour moi et elle me plaît beaucoup. Elle vous ressemble par beaucoup de points, elle est comme vous curieuse et coquette, jalouse de plaire au premier chien coiffé autant qu'au plus bel homme et au plus grand du monde. Elle a de plus tous les genres d'esprit, de beauté et d'humeur qui me charment ; cependant nos atomes crochus ne se conviennent pas. Il lui manque quelque chose que vous avez, que je ne sais pas, que je ne devine pas, mais qui fait que je vous aime". C'est ce qu'on appelle un aveu.

Au demeurant, pour écrire *Lokis*, Mérimée emprunte à Hoffmann, même si le titre lui a été suggéré par Tourgueniev. Il ravive son souvenir de *L'homme-ours*, un conte danois traduit par H.-C. de Saint-Michel. Ce conte, paru en 1833 dans *La Revue de Paris* a sûrement dû tomber, en 1866, sous les yeux de Mérimée qui préparait la publication de la correspondance de Jacquemont pour Michel Lévy. Autre influence avouée, celle du *Messire Thaddée* de Mickiewicz dans lequel Mérimée puise les éléments de la scène où le comte explique au professeur qu'il existe une société animale organisée selon les règles politiques humaines. Enfin, Mérimée ne peut avoir oublié la strophe d'*Eugène Onéguine* où Pouchkine provoque la rencontre d'une jeune fille et d'un ours. *La Guzla* n'est pas si loin, à laquelle il fait quelques clins d'œil, par le biais d'histoires de vampirisme. Quant au professeur Wittembach, son personnage d'érudit convié à un mariage "couleur locale" qui finit mal, il n'est pas sans rappeler celui de la *Vénus d'Ille*. Le récit tient enfin compte d'études médicales concernant l'hérédité qui paraissent à cette époque, comme l'*Introduction à la médecine expérimentale*, de Claude Bernard, et la *Physiologie des passions* du docteur Letourneau. Mérimée interroge d'ailleurs "ses collègues de l'Académie des Sciences pour savoir jusqu'où pouvait se porter 'la galanterie des plantigrades' ". "Ces messieurs s'amusaient à lui fournir des exemples", si l'on en croit Augustin Filon.

Le 2 septembre 1868, Mérimée joue à choquer Jenny Dacquain en lui résumant l'histoire et sa genèse : "Lorsque j'étais dans le château, on lisait des romans modernes prodigieux, dont les auteurs m'étaient parfaitement inconnus. C'est pour imiter ces messieurs que cette dernière nouvelle est faite. La scène se passe en Lituanie, pays qui vous est fort connu. On y parle le

sanscrit presque pur. Une grande dame du pays étant à la chasse, a eu le malheur d'être prise et emportée par un ours dépourvu de sensibilité, de quoi elle est restée folle ; ce qui ne l'a pas empêchée de donner le jour à un garçon bien constitué qui grandit et devient charmant ; seulement, il a des humeurs noires et des bizarreries inexplicables. On le marie, et la première nuit de ses noces, il mange sa femme toute crue. Vous qui connaissez les ficelles, puisque je vous les dévoile, vous devinez tout de suite le pourquoi. C'est que ce monsieur est le fils illégitime de cet ours mal élevé". À Valentine Delessert, à nouveau investie dans le rôle de muse qui lui allait si bien vingt-cinq ans auparavant, Mérimée demande aussi son "verdict", le 25 septembre 1868, au cours d'un dîner où il lui lit sa nouvelle : "Si vous le désirez, je vous apporterais cette petite drôlerie, mais pour la comprendre il faudrait que vous eussiez passé par les absurdes romans qu'on lisait à Fontainebleau. Le problème était de trouver quelque chose de plus atroce, et sans me flatter mon sujet a le pompon. Le malheur est que j'y ai trouvé aussitôt quelque charme, et qu'au lieu de faire une caricature j'ai voulu faire un portrait. Mais comment faire un portrait d'une impossibilité ? Il faudrait travailler ce que je n'ai fait qu'ébaucher très à la hâte, mais enfin je serais très heureux que vous veuillez bien me donner votre verdict".

Mérimée prend moins de précautions pour raconter son histoire à Tourgueniev, depuis Montpellier, le 9 octobre 1868 : "Si j'avais été à Paris, nous aurions fait *coup fourré* ; je veux dire que je vous aurais lu une petite drôlerie dont je suis moitié honteux moitié content. Lorsque j'étais à Fontainebleau chez une grande dame que vous savez, on lisait des histoires terribles, fantastiques et autres. J'ai pris l'engagement d'en faire une plus atroce, et je me flatte de n'avoir pas trop mal réussi, pour le choix du sujet du moins. Une dame est rencontrée par un ours qui la viole. Elle a un enfant, très beau garçon, un peu velu, très robuste, qu'on élève bien, mais qui est toujours un peu bizarre. Ce Monsieur a son pucelage, lit des livres de métaphysique et est amoureux d'une petite coquette blanche et rose, *kak kotionok ou petchki* ["comme une chatte près du poêle", vers de Pouchkine]. Il ne se rend pas bien compte des sentiments qu'elle lui inspire ; est-ce physique ou platonique ? Il se marie et la mange. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne connaît pas l'auteur de ses jours. La conception est laissée dans l'ombre, et les lectrices timorées peuvent même croire que ces bizarreries ursines tiennent à un "regard". Le plus drôle, c'est qu'en ruminant cette belle histoire, j'avais entre les mains une grammaire lituanienne. Je suis devenu très fort en *jmoude*, *zomaïtis*, et j'ai mis la scène en Lituanie. La couleur locale abonde !". Restait à trouver le titre. Il le détermine, sur une idée de Tourgueniev, le 7 décembre : "Lokis veut dire ours en *jmoude*". Ce même jour, il indique à Madame de Beaulaincourt son souhait de présenter cette fable à la Cour, à l'occasion de la fête de Sa Majesté, "à condition qu'elle se trouvât d'humeur oursonne". Jenny Dacquain boude un peu : elle n'a pas apprécié un mot de Mérimée affirmant que, pour des personnes "aussi peu intelligentes" qu'elle, "les manières de cet ours resteront fort mystérieuses. On ne pourra rien conclure à son désavantage, quelque perspicace qu'on soit".

La lecture publique de *Lokis*, devant l'impératrice et quelques proches, à Saint-Cloud, en juillet 1869, fait son petit effet, ce qui décide Mérimée à publier son récit où se trouvent dosées comme il l'entend, après quelques remaniements, "humanité" et "bestialité" : il a, comme il dit, "léché son ours". Augustin Filon était du petit cercle d'auditeurs réunis en ce moite soir d'été dans le petit salon attendant à la bibliothèque. "Je crois voir Mérimée s'installant avec son petit cahier relié pour lire *Lokis* devant l'Impératrice. C'était pendant l'été

de 1869, au château de Saint-Cloud, dans le salon qui occupait le milieu du premier étage, au fond de la cour d'honneur. La soirée était chaude, mais on ferma les fenêtres par égard pour le lecteur. Les portes des salles voisines éclairées mais désertes, demeurèrent ouvertes, et bientôt il n'y eut que la voix de Mérimée qui résonnât dans cette quiétude et ce recueillement du grand palais ensommeillé. L'Impératrice était assise à une table ronde [...] devant un buste en marbre du roi de Rome à vingt ans. À sa gauche, Mérimée. Autour de la table, les deux dames du palais, qui faisaient le service de semaine, les demoiselles d'honneur, Mlle de Larminat et Mlle d'Elbée, enfin les nièces de l'Impératrice, Marie et Louise, avec la femme très aimable et très distinguée qui dirigeait alors leur éducation. Une lourde lampe éclairait le cahier blanc où *Lokis* était écrit d'une écriture large et ferme, les éventails qui battaient l'air lentement, les broderies qu'agitaient sans bruit des doigts agiles et menus, tous ces fronts et ces yeux de jeunes filles qui se levaient quelquefois vers le lecteur avec une expression de curiosité et de rêverie. Deux ou trois hommes, assis un peu plus loin, complétaient le petit cercle. Mérimée lut de sa voix indifférence et monotone, interrompu seulement par des sourires ou par de légers murmures d'approbation dont l'Impératrice donnait le signal. *Lokis* est un petit roman très bien fait, très vigoureux d'exécution, très habilement varié de ton et où l'ironie se soutient à la hauteur voulue pour ne point gêner la couleur sombre du sujet. En le relisant ces jours-ci, il m'a semblé que c'était une des meilleures œuvres de Mérimée".

Tel est le souvenir qu'en conserve Auguste Filon, auquel Mérimée demande "à demi-voix, d'un ton brusque", une fois la lecture terminée : "Avez-vous compris, vous ?". "Je dus avoir l'air assez niais. J'aurais peut-être fini par trouver une réponse encore plus niaise, mais il ne m'en donna pas le temps. - Vous n'avez rien compris, c'est parfait ! Et il me laissa complètement abasourdi". La comtesse des Garets donne un aperçu différent de cette séance fameuse qui surprit quelques bonnes âmes : "Mérimée lut à l'Impératrice une nouvelle inédit : c'était, si je ne me trompe, *Lokis* ; naturellement il fallut faire sortir toute la jeunesse. Cette exigence acheva de nous rendre antipathique le grand vieillard qui nous regardait sans bienveillance". L'incompréhension du sélect public de la Cour ne surprend guère Mérimée, qui croit avoir fait sa lecture "devant des petites filles qui n'y ont vu que du feu". Il concède : "ma nouvelle est un peu trop décolletée pour mon âge et pour le siècle hypocrite où nous sommes". Mais il s'amuse à s'encanailler et décide de confier à Buloz, qui le lui réclame, la publication : *Lokis* paraît le 15 septembre 1869 dans *La Revue des deux mondes.*, son un titre terne, *Le Manuscrit du Professeur Wittenbach*. Mais c'est sous celui de *Lokis* qu'il s'insérera en 1873 dans l'édition des *Dernières nouvelles*.

Laissant son lecteur dans l'indétermination, Mérimée joue sur le flottement continu entre l'homme et l'animal. Le héros, le comte Szemioth, n'a pas son pareil pour grimper aux arbres ou pour danser en serrant trop fort sa fiancée "comme un ours qu'il était". Les circonstances de sa naissance concourent aussi au malaise : sa mère, retrouvée dans les bras d'un ours qui l'avait enlevée lors d'une partie de chasse, a perdu la raison. L'enfant qui naît neuf mois plus tard semble d'emblée inquiétant. Le narrateur, Wittenbach, est un savant, si bien que la nouvelle se présente comme une sorte de mémoire et de témoignage, ce qui valide la possibilité scientifique de l'aberration naturelle et de la monstruosité. Le style est alerte et l'écriture rythmée contrastent avec l'affreuse histoire qui se déroule dans un cadre sauvage et inquiétant. Le récit est clair mais son objet reste opaque et dérangeant. Ce contraste entre le fond et la forme fait côtoyer le tragique et l'ironie : le lecteur, hésitant entre sourire et

fascination, ne sait quoi penser de cette histoire à dormir debout. Mérimée a mis en pratique ses propres constats, relatifs au fantastique tel que pratiqué par Gogol : "Commencez par des portraits bien arrêtés de personnages bizarres mais possibles, donnez à leurs traits la réalité la plus minutieuse. Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible, et le lecteur se trouve en plein fantastique, avant qu'il se soit aperçu que le monde réel est loin derrière lui". Il s'inspire aussi d'Edgar Poe, poète des pulsions cachées, signe de combats intérieurs entre l'instinct et la raison.

En comparant cette dernière nouvelle à celles de sa maturité littéraire, on peut se demander si Mérimée ne se contente pas de varier sur un même thème et de tracer des géométries variables avec d'immuables outils. Qu'importe, cette dernière figure est, dans son genre, magistrale. L'auteur excelle à mettre en scène des héros bizarres : un professeur à la fois tatillon, austère, dévot, fleur bleue ; un comte aux manières raffinées mais subitement emporté par une sorte de bestialité incontrôlée. Les êtres et les situations paraissent détraqués, inavouables ou peu cernables, l'information étant distillée peu à peu. Ainsi, sans qu'elle soit expliquée, on comprend la folie furieuse qui s'est emparée de la mère parce qu'il faut trois infirmières pour la maîtriser quand son médecin l'examine. Les éléments manquants du puzzle seront distribués lors de conversations entre les protagonistes. Tout au long du récit, Mérimée prépare son lecteur à accepter l'inacceptable. Les indices dispersés au fil des pages prennent tout leur sens dans la dernière partie de l'histoire, où les incongruités tombent en cascade : le comte se métamorphose en un colosse, ses bras sont "couverts d'un noir duvet", il dort en émettant "une sorte de râle nerveux", il s'affole, cherchant lui-même dans des ouvrages savants le vice qu'il devine en lui, il est obsédé par le sang qui fait pulsion sous la peau de sa fiancée. Ainsi s'éclaire l'étrange épigraphe que le professeur porte sur son manuscrit : "Michon avec Lokis, tous les deux les mêmes", Michon étant le comte Michel, Lokis désignant l'ours en lituanien.

11. La slavophilie comme critique littéraire

L'amour que porte Mérimée à la littérature étrangère repose aussi sur son hostilité à ce qui s'écrit en France. Certaines de ses incompréhensions sont inattendues, tel son hermétisme à l'œuvre de Flaubert : "J'ai reçu ici, je ne sais comment, le dernier livre de M. Gustave Flaubert, qui a fait *Madame Bovary*, que vous avez lu, bien que vous ne vouliez pas l'avouer", écrit-il à Jenny, en 1869, "je trouvais qu'il avait du talent qu'il gaspillait sous prétexte de réalisme. Il vient de commettre un nouveau roman qui s'appelle *Salammbô*. En tout autre lieu que Cannes, partout où il y aurait seulement *La Cuisinière bourgeoise* à lire, je n'aurais pas ouvert ce volume. C'est une histoire carthaginoise quelques années avant la seconde guerre punique. L'auteur s'est fait une sorte d'érudition fautive en lisant Bouillet et quelque autre compilation de ce genre, et il accompagne cela d'un lyrisme copié du plus mauvais de Victor Hugo. Il y a des pages qui vous plairont sans doute, à vous qui, à l'exemple de toutes les personnes de votre sexe, aimez l'emphase. Pour moi qui la hais, cela m'a rendu furieux". *L'Éducation sentimentale* lui inspire aussi des sentiments hostile et véhéments. C'est précisément auprès de Tourgueniev qu'il épanche ses aigreurs : "Lévy pourtant m'a envoyé le roman de Flaubert. Hélas ! ne remarquez-vous pas avec quelle moutonnerie les radicaux de la littérature suivent les préceptes de leur petite église ? À chaque scène son petit paysage, très

minutieusement étudié, et toujours pris parmi ceux qui n'en valent pas la peine. Ce qui m'a surpris de la part de M. F. qui en sait plus que le *grex*, c'est de trouver des fautes graves de français et des locutions d'une grossièreté inouïe. La bataille de Waterloo de Victor Hugo a mis à la mode ces mots qui n'avaient jamais été imprimés". On s'étonne de cette subite prudence lexicale, car, dans le registre des grossièretés, Mérimée a su briller, notamment dans ses lettres. On a peine à le voir jouer les coquettes du purisme. Intraitable, presque cruel, il pointe partout le détail qui cloche. Exemple : "Quel diable de plat mange-t-on chez madame Arnoux, du daspachio et du garrick, n'est-ce pas du gaspacho et du curry ?".

Même parmi les auteurs anglais que Mérimée parcourt, rares sont ceux qui parviennent à trouver grâce. Dickens lui semble "le plus supportable". Mérimée, alité en 1869, parle de ces lectures anglaises à Tourgueniev : "Pendant et après ma maladie, j'ai lu une immense quantité de romans anglais. Il n'y en a pas un seul tolérable. L'hypocrisie gâte tout. Cela est d'un fade qui fait mal au cœur. Dickens est encore le plus grand homme parmi ces pygmées ; encore a-t-il le malheur d'être payé à la ligne, et il aime l'argent, on s'en aperçoit". Les autres étrangers ne sont pas mieux loti : Mérimée traite Goethe de "grand fumiste", à placer comme Schiller dans la longue liste des "plagiaires faux et maladroits souvent". Il rejette les philosophes allemands dans leur ensemble, même Kant en qui il ne voit qu'un simple relecteur des Grecs : "Jamais l'Allemand n'a eu une idée raisonnable ; il est un chaos d'obscurité".

Ces jugements à l'emporte-pièce, souvent brutaux et absurdes, sont conditionnés par l'air du temps, notamment par l'antigermanisme de la fin du Second Empire. Mais il est dommage que Mérimée soit resté si fermé et si injustement muet face à l'émergence de nouveaux auteurs, en particuliers des nouvellistes. Il traite par le mépris des écrivains comme Barbey d'Aurevilly, Leconte de Lisle, Catulle Mendès ou encore François Coppée. Il ironise : "Il n'y a plus qu'un homme de génie à présent : c'est M. Ponson du Terrail. Avez-vous lu quelqu'un de ses feuilletons ? Personne ne manie comme lui le crime et l'assassinat ; j'en fais mes délices". Il lui trouve le mérite d'avoir "conservé la tradition du vers cornélien, un peu emphatique, mais grand, sonore et honnête". Cette inepte apothéose de Ponson du Terrail, face à Hugo, Baudelaire ou Flaubert laisse pantois. La voisine cannoise de Mérimée, Juliette Adam, ne peut croire à cette béate admiration. "Son esprit affiné, sa critique coupante sont des armes terribles qui transpercent une œuvre de part en part. Mais lorsqu'il prétend que Ponson du Terrail lui est nécessaire après Victor Hugo, que ses descriptions de crimes le reposent des tensions du cerveau que lui donne l'auteur des *Chansons des rues et des bois*, je me fâche. Hélas ! bien inutilement car mes colères politiques ou littéraires amusent Mérimée. J'arrive à le soupçonner d'exagérer sa pensée pour les provoquer". Au fond, Mérimée ne se sent guère à l'aise face à la poésie : "Pour apprécier des poésies il faut être poète, ou du moins avoir essayé de l'être. Quant à moi, comme la plupart de ceux qui ne se sont jamais élevés au-dessus de la vile prose, je suis mauvais juge en matière de vers". Il cherche même à s'en justifier, livrant cette réflexion, dans *Le Moniteur universel* du 26 juin 1855 : "Autrefois j'ai traduit un poète slave qui commence ainsi : 'C'est pour moi que je chante'. À mon sentiment, c'est à cette condition que l'on est poète, et si l'on songe trop à son auditoire, il est difficile de faire rien qui vaille".

Les dilections de Mérimée paraissent donc bizarres ou incongrues. Il est rare qu'il ait perçu, parmi ses contemporains, le vrai génie. Il manifeste un vif intérêt à Émile Augier, auteur dramatique de comédies sociales exaltant la morale bourgeoise. Leur correspondance reflète de

l'admiration et de l'amitié. Mérimée voit dans chacune des œuvres théâtrales d'Augier "non seulement une bonne pièce", mais aussi "un acte de courage". Il défend avec vigueur *Le Fils du Giboyer*, et prodigue ses conseils : "Il faut être vrai avant tout !", lui écrit-il le 5 février 1861. Mérimée loue aussi le romancier Edmond About et considère avec faveur le moralisme sentimental de George Sand. Il compare Ponsard à Corneille. Il adule Thiers comme historien : *L'Histoire du Consulat et de l'Empire* est à ses yeux "un chef-d'œuvre", "poétique à force d'être simple et vrai". Enfin, *L'Histoire de la littérature anglaise* de Taine échappe aussi à son acrimonie : "C'est très spirituel et même très sensé. Le style est un peu recherché, mais cela se lit avec grand plaisir". Malgré la complicité intellectuelle qui le lie à Sainte-Beuve, attentif à ses conseils et à ses idées, Mérimée ne témoigne jamais de l'éclectisme ou de la perspicacité propres à l'auteur des *Causeries du lundi*.

12. Aimer l'étranger pour nier le proche

Mérimée déteste également les journalistes, surtout ceux qui sont opposés au régime impérial, à quelques exceptions près, comme Lucien Prévost-Paradol, qui sera ambassadeur aux États-Unis en 1870. On voit par là que les jugements esthétiques de Mérimée sont rarement liés à l'œuvre elle-même. Ils sont consécutifs à des préjugés (politiques, idéologiques, sociaux) ou à des émotions privées. Ainsi fait-il le plus grand cas de l'oubliée Madame d'Arbouville, poète et romancière médiocre, mais tristement disparue à l'aube de ses quarante ans : "Lorsque l'idéal est devenu, par l'art, parfaitement vraisemblable, qu'importe qu'il ne soit pas la vérité", écrit-il à propos d'*Une histoire hollandaise*. Cet homme, qui a idéalisé son enfance, cherche à retrouver les émotions des lectures premières. "Je n'ai aucune prétention à la sensibilité, mais je suis de ceux que font souffrir les romans qui finissent mal. Il y a dans ma petite bibliothèque tel volume dont l'aspect me fait détourner les yeux. Je me souviens de l'avoir lu avec avidité, mais aussi je n'oublie pas le mal qu'il m'a fait. J'étais bien jeune quand il me tomba entre les mains, et peut-être aujourd'hui pourrais-je le relire impunément. Je l'ai acheté, je l'ai fait relié déceimment par estime et respect pour son mérite ; mais depuis vingt ans que je le possède je n'ai pas osé le relire. Si des lecteurs endurcis m'en demandent le titre, c'est Medjnoun et Léila, poème persan de Djâmi, traduit par M. de Chézy".

Sans doute ne faut-il pas prendre au pied de la lettre les prises de positions de Mérimée critique littéraire. Ce sont souvent sautes d'humeur ou cancanes. Dans sa longue période infertile, Mérimée s'aigrit et griffe. À Tourgueniev, il dénonce "la lyre grinçante" de Hugo, "les gloussements" de Lamartine, "les faux réalismes" de Balzac, et le "radotage" de George Sand. Mais ces attaques trahissent une amertume et un manque : "D'abord, il ne faut pas prendre exemple sur moi qui ai passé ma vie à faire autre chose que ce que je voulais et devais faire. Il se peut que je sois né avec quelque chose d'exploitable dans la tête mais d'abord au moment où j'avais le plus de cœur à cette exploitation, une révolution s'est faite dans mon pays dont le résultat a été de me tenir pendant mes quatre plus belles années de verdeur et de jeunesse à l'attache d'un ministère. J'en suis sorti un peu abruti pour faire de l'archéologie pendant quinze ans et vous savez le reste". Ce sentiment d'une vocation ratée éclaire bien des rancunes. Pour s'en détacher, il faut redevenir soi-même créateur.

La brève et intense fécondité finale de Mérimée écrivain est, à cet égard, significative. Renonçant à morigéner les autres hommes de lettres, Mérimée reprend lui-même goût à la vie littéraire. Il en était même venu à se demander, en 1860 : "Est-ce que je suis devenu philosophe ou que je commence à me momifier ?". Il reprend la plume, et cet homme, qui avance en âge, laisse ses fougueuses idées négatives pour retrouver ses bases. C'est au point que ses amis s'en inquiètent. "Mauvais signe", écrit Filon, "c'est le symptôme de la fin, c'est l'esprit qui retourne mourir au gîte". Il est vrai que Mérimée s'est senti mal dans son siècle. De son propre aveu, il aurait voulu fréquenter Duclos, Chamfort, Rivarol, toute l'élite intellectuelle du XVIII^{ème} siècle. Au lieu de cela, il doit composer avec les salons bourgeois, encombrés et niais : " on ne cause pas, on ne danse guère, on étouffe dans la salle à manger, mais que de fleurs ! quelle argenterie ! quel éclairage *a giorno* ! Rien de plus modeste, me disait M. le duc Pasquier, que nos soupers : quelques bougies, deux plats de résistance, et rarement plus d'une espèce de vin : mais, en revanche, la conversation était générale, chacun cherchait à payer son écot en amusant les autres, personne ne prétendait étonner par sa richesse, et tout le monde voulait plaire".

C'est pourquoi, plutôt que de s'ouvrir aux œuvres de son temps, Mérimée s'accroche à sa culture et au fonds éternel de notre civilisation. Il préfère fréquenter son Panthéon littéraire : Hérodote, Lucrèce, Rabelais, Montaigne, Voltaire et surtout (ce qui est plus inattendu) Bossuet : "Comparez la période 'vraie' de Bossuet à celle même de Voltaire !". Les piliers fondateurs de la culture occidentale, Homère et la Bible, sont à ses yeux les sommets de la poésie. Il admire l'*Ancien Testament*, pour ce qu'il contient de primitif, et respecte le *Nouveau Testament*, "code de morale sublime". Mérimée aime ce qui a l'apparence de l'intemporel, qui touche aux vérités fondamentales. Dans la *Revue contemporaine* du 15 octobre 1855, il avait déjà justifié cet intérêt, à propos *Des Mythes primitifs*. Il sent la poésie des folklores et des mythologies du monde : "Je voudrais que l'on conservât les restes de la poésie populaire comme on conserve les ruines d'un temple dont on a chassé le dieu", écrit-il dans une introduction aux *Contes et poèmes de la Grèce moderne* de Marino Vreto. Dans *Le Moniteur universel* du 17 janvier 1856, il avoue encore : "J'aime les chants populaires dans tous les pays et dans tous les temps, depuis l'Iliade jusqu'à la romance de Malbrouk. À vrai dire, je ne conçois pas, et c'est peut-être une hérésie, je ne conçois guère de poésie que dans un état de demi-civilisation, ou même de barbarie, s'il faut trancher le mot. C'est dans cet heureux état seulement que le poète peut être naïf sans niaiserie, naturel sans trivialité. Il ressemble alors à un charmant enfant qui bégaye des chansons avant de construire une phrase. Il est toujours amusant, parfois sublime ; il m'émeut parce qu'il croit tout le premier les contes qu'il me débite". "Toutes les idées nobles, grandes, riches et raisonnables sont venues des Grecs".

Aux faiseurs et aux cuistres, Mérimée préfère donc les chants traditionnels et originels. Il s'en explique avec des accents virgiliens : "Heureux les poètes d'autrefois, ignorants des règles et des conventions inventées par les rhéteurs ! Plus heureux encore les poètes pour qui le champ de la nature s'étalait dans son immensité, vierge encore de toute moisson ! [...] Nous autres, venus tard, nous nous baïssons pour découvrir quelques épis oubliés par ces hommes des premiers âges qui fauchaient sans peine les gerbes épaisses". Ce passéisme a son revers : Mérimée renie Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu au nom du style, assurant à Lee Childe que "depuis Rabelais, le français n'a fait que déchoir", tout comme la langue anglaise ne cesse de "tomber" depuis Shakespeare. À l'aune des Anciens, tout paraît dérisoire, même les grands

courants de son siècle : romantisme et réalisme, dans des styles bien différents, ne sont que "des déformations sans mesure". L'un déborde de sentimentalisme, l'autre couronne la laideur, "maladie de notre temps". Même ses anciennes passions finissent par être dénoncées. À Madame de la Rochejacquelein, qui s'enthousiasme pour Walter Scott, Mérimée explique qu'il lui reconnaît "certaines qualités" mais qu'elles "se noient dans les longueurs". "Je l'ai beaucoup aimé ; maintenant je ne puis le relire. Il a des rabâchages qui m'excèdent, et c'est un petit esprit et une nature basse". C'est à peine si Cervantès lui apporte encore du plaisir : "Je relis *Don Quichotte*", écrit-il à Tourgueniev le 11 septembre 1869, "il y a beaucoup trop de coups de bâton. Les épisodes sont trop longs et trop brusquement intercalés".

Il faut relativiser ces partis-pris, qui sont ceux des vieux bourgeois de l'époque. Par exemple, Mérimée est tout à fait dans l'*air du temps*, si l'on ose dire, quand il voit comme un signe de décadence les "dissonances" des partitions de Wagner. "Un dernier ennui, mais colossal, a été *Tannhäuser*", écrit-il à Jenny Dacquin à propos de l'œuvre donnée le 13 mars 1861 à l'Opéra, "les uns disent que la représentation de Paris a été une des conventions secrètes du traité de Villafranca ; d'autres, qu'on nous a envoyé Wagner pour nous forcer d'admirer Berlioz. Le fait est que c'était prodigieux. Il me semble que je pourrais écrire demain quelque chose de semblable en m'inspirant de mon chat sur le clavier du piano". Semblant ne pouvoir décolérer, il ne met plus de frein à son antigermanisme, écrivant le même jour à Madame de La Rochejacquelein : "Avez-vous vu *Tannhäuser* ? Il n'y a que les Allemands pour l'audace dans la bêtise. Je hais cet affreux peuple qui a plus de vanité que les Gascons et qui ment avec plus d'aplomb". Et il se permet ce jeu de mot : "on s'y tanne aux airs". Bref, l'âge et le conformisme ont effacé l'espièglerie et les outrances de l'époque où Mérimée, masqué, bousculait la mode littéraire.

L'amour de l'étranger lointain, aigrement mêlé de détestations rétrogrades, décèle finalement chez Mérimée vieillissant une misanthropie de proximité. La slavophilie de Mérimée fut une de ses manières de refuser la bêtise de son temps. Il aurait dû pactiser avec Flaubert, s'il avait su le comprendre.